

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 25 janvier 1924

Sommaire :

Le soldat français à travers le monde
et pendant la grande guerre

M. Henri Bremond et le Romantisme

A propos des articles de M. Sarolea

A S^t François de Sales

“ La famille Kaekebroeck „

Le Démon franc

Général Gouraud

Chanoine Paul Halflants

Comte Perovsky

Alexandre Masseron

Omer Englebert

Maurice Dullaert

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Palais Mondial, J. Schyrgens.

— Un danger pour notre Colonie, Jules Leclercq. — Italie, Louis Picard. — États-Unis. — Angleterre.

La Semaine

* Lettre du Saint Père à l'Épiscopat français au sujet du Statut légal de l'Église de France. Les évêques sont autorisés et conviés à faire l'essai d'associations diocésaines dont les statuts sont approuvés par Rome et par Paris. Pie XI, comme Pie X, condamne les lois dites « intangibles », mais, pour éviter un mal plus grand, il accepte — sans les imposer — des associations cultuelles qui, en fait, au jugement du Pape, sont, en ce moment, le meilleur moyen de remédier à un état de choses qui ne pouvait durer.

* On discute la question scolaire au Sénat, et, ce qui surprend toujours, c'est l'incapacité de nos adversaires à comprendre la position catholique. Elle est très simple pourtant. Nous ferons l'impossible pour conserver aux enfants baptisés une instruction catholique.

Si l'État ne faisait avec l'argent de tous la concurrence à l'enseignement libre, nous ne réclamerions aucun subside. Mais l'État s'est fait maître d'école, et maître d'école neutre. Nous exigeons comme un droit qu'il mette l'enseignement libre à même de se

donner dans les mêmes conditions matérielles que l'enseignement officiel. Que l'État contrôle l'emploi de ses subsides, rien de mieux, mais à la condition que ce contrôle n'atteigne en rien la liberté d'organiser nos écoles comme nous l'entendons.

C'est faire montre d'une extraordinaire incompréhension que de demander aux catholiques de renoncer à un apostolat qu'ils considèrent comme primordial, et d'espérer qu'ils accepteront de ne plus dire et redire aux parents chrétiens que c'est une faute grave d'envoyer des enfants catholiques dans des écoles neutres. Un enseignement qui n'est pas pénétré tout entier de catholicisme, ne respecte ni Dieu, ni son Christ, ni l'Église.

* Lénine est mort. Jamais dictature n'a fait couler plus de sang ni causé tant de ruines. Mais comme tous ceux qui se sont essayés à étendre le règne de Satan sur terre, le maître de la Russie a bien dû finir par comparaître devant l'éternelle Vérité. On ne peut penser sans frémir à la comparaison d'un tel homme devant le tribunal de Dieu!...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

(Tél. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)

Breuerstein

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

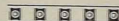
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

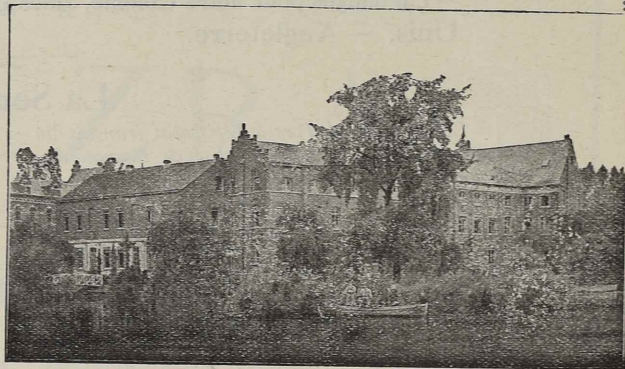


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE
SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Le soldat français à travers le monde et pendant la grande guerre ⁽¹⁾

Ce n'est pas sans émotion que je prends la parole devant la nombreuse assistance qui remplit cette salle. Je ne puis m'empêcher de penser à ces longues et dures années de guerre, si près et si loin déjà, hélas ! pour beaucoup de gens, où Bruxelles et Strasbourg nous paraissaient si lointains, mais où ces noms sacrés réchauffaient dans nos âmes la ferme volonté de vaincre et de rentrer chez nous. Oui, c'est pour moi une heure profondément émouvante que de parler à Bruxelles, de parler aux représentants de ce peuple belge qui, lorsque les Allemands, ne croyant qu'à la force brutale, ne doutaient pas qu'il s'inclinerait devant leur formidable puissance militaire, ont vu avec surprise l'héroïque Belgique, peuple et souverains, se cabrer sous l'insulte et n'écouter que la voix de l'honneur. Grâce à Dieu, cette voix les appelait à la Victoire et à la Gloire.

Je suis profondément reconnaissant à S. E. le Cardinal Mercier, le noble et héroïque prélat qui n'a pas courbé la tête sous le joug allemand et devant lequel l'Europe tout entière s'incline avec respect, de m'avoir appelé à l'honneur de prendre la parole devant l'élite de la société de Bruxelles et de pouvoir lui parler du sujet qui m'est le plus cher : nos officiers et nos soldats.

Je crains que mon titre ne vous ait un peu effrayés : « Les soldats français à travers le monde et dans la Grande Guerre » ! C'est là un sujet tellement vaste dans le temps et dans l'espace que, s'il fallait le prendre au pied de la lettre, il pourrait remplir des volumes. Telle n'est, certes, pas mon intention et ne craignez pas que, parce que je reviens de Syrie, j'aie remonter aux Croisades !

Je voudrais seulement vous montrer tout d'abord comment les hommes d'Etat de la République Française, au lendemain de nos désastres de 1870, ont agi sagement en répandant à travers le monde la puissance d'expansion de la nation, quelles ont été nos méthodes de colonisation, quel surcroît de ressources, de richesses, de force, la France a tiré de cet Empire colonial pendant la Grande Guerre ; puis ce que sont, tels que je les ai vus de près pendant vingt-sept années, les soldats coloniaux, les Français et les indigènes, les suivre pendant la Grande Guerre — je ne veux pas abuser des grandes phrases et je me propose surtout d'illustrer en quelque sorte mon discours de quelques faits de guerre, anecdotes, citations, qui feront revivre devant vous les figures de ces soldats admirables dont tant, hélas ! sont morts — enfin, j'essaierai de tirer de cette étude rapide de ces dernières années, les enseignements qui en sortent à mon avis pour la Belgique comme pour la France.

Du magnifique domaine colonial de l'ancienne monarchie, que restait-il après la perte du Canada et des Indes, après les traités de 1815 ?

Peu de chose, semble-t-il, d'après les cartes :

Les Antilles, la Guyane, la Réunion, quelques comptoirs épars au Sénégal et aux Indes.

Il demeurerait cependant l'amitié, l'attachement profonds, que le Canada garde à la France depuis près de trois cents ans et dont la conservation de la langue française est la preuve évidente. De cet attachement qui honore les deux pays, et qui n'enlève rien à la loyauté que les Canadiens professent vis-à-vis de l'Angleterre, j'ai encore eu le témoignage frappant, il y a quelques jours, en assistant au Banquet franco-canadien et en entendant les paroles émouvantes prononcées

dans le plus pur français par deux éminents Canadiens : le Président Lemieux et le Sénateur Beaubien.

L'élan colonial fut de nouveau donné par la prise d'Alger à la fin de la Restauration. La conquête de l'Algérie sur cette brave race guerrière que sont les Arabes, occupa toute la monarchie de Juillet et le Second Empire, en même temps qu'était entreprise la colonisation de certaines îles d'Océanie et de la Cochinchine.

Mais tout cela restait étriqué, dispersé.

En quarante années, de 1880 jusqu'à nos jours, la France a planté son drapeau sur d'immenses territoires, et ce drapeau c'est — j'ai le droit de l'affirmer, moi qui ai servi vingt-trois années la France outre-mer — le symbole de la Liberté et de la Justice.

Dès 1881, dès que l'Armée Française a pansé ses blessures et repris une nouvelle vie, plus active, plus travaillieuse, plus disciplinée que par le passé, la Tunisie vient compléter à l'Est l'Algérie.

Puis les massacres de nos premiers pionniers nous appellent au Tonkin et en Annam ; ce sont les dures campagnes qui ont fait connaître les noms glorieux de l'Amiral Courbet, du Général de Négrier et d'où est sortie, au prix de beaucoup de peine et de longs efforts, notre magnifique Indo-Chine, grâce à de hardis et tenaces colons, sous la direction d'hommes éminents tels que Monsieur Doumer, Monsieur Sarraut.

A partir de 1890, c'est l'occupation du Haut-Sénégal, du bassin du Niger, du Soudan. L'Afrique Occidentale Française est l'œuvre des vingt années, de 1890 à 1910 : les noms du colonel Archinard, du général de Trentinian, des explorateurs Binger et Monteil, du Gouverneur Général Roume, dominent cette période.

Dès 1894 commence notre établissement à Madagascar, où les Gallieni et les Lyautey firent connaître dès lors leur génie militaire et leur talent de créateurs et d'organisateur.

En même temps, le Continent Noir va s'ouvrir : l'appel puissant de l'inconnu avec les noms de Livingstone, de Stanley, de Brazza, de Gentil, résonne à travers la vieille Europe. Il est entendu par bien des cœurs ardents ; il est compris par de profonds politiques et entre tous par votre Grand Roi Léopold. Ce grand Souverain fut le premier qui prévint ce que les peuples européens pouvaient tirer d'avantages de ce continent aussi immense, que les cartes qui le représentaient étaient petites, cartes qui portaient, vous vous le rappelez, l'invariable note : « Vaste région inconnue ».

Et c'est, par les Belges comme par les Français, la découverte des immenses territoires du Congo et de l'Oubanghi. Tandis que nous atteignons le Tchad, vous parveniez jusqu'au Tanganika. Et je me souviens d'avoir vu un jour de 1904, sur le quai de la gare de Léopoldville, des cantines qui portaient le nom du major Nelhaise, Tanganika, à côté de celles marquées : Commandant Gouraud, Tchad.

Enfin, c'est l'Empire Marocain — et vous pensez tout de suite avec moi au nom du grand homme que je citais tout à l'heure à propos de Madagascar, que j'aurais pu citer aussi à propos de l'Indo-Chine où il débuta dans la vie coloniale, mon maître dont je m'honore d'être l'ami : le Maréchal Lyautey.

Grâce à son génie, grâce à la confiance du Gouvernement qui le maintient depuis onze ans à son poste, le Maréchal a su non seulement pacifier ce grand pays habité par des races guerrières, qui avaient su le fermer si longtemps à la pénétration européenne, mais, par sa collaboration confiante avec le Sultan et le Maghzen, par sa politique bienveillante, respectueuse des lois et des coutumes, bienfaisante à tous, aux petits comme aux grands, il a su s'attacher les cœurs et

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques, sous les auspices de S. E. le Cardinal Mercier.

rallier les intérêts, au point que, lorsque la Grande Guerre éclata, il put envoyer en France les fameuses divisions Marocaines qui ont compté parmi les plus glorieuses de nos divisions ; bien plus, nos adversaires de la veille s'engagèrent dans nos rangs et lors de l'offensive du 25 septembre 1915, en Champagne, c'est un régiment de Tirailleurs Marocains qui poussa le plus loin dans les lignes allemandes, et après avoir fait de nombreux prisonniers, tira sur des trains allemands sortant de Somme-Py, à plus de six kilomètres de ses tranchées de départ.

En 1914, il n'y avait que deux ans que le Maréchal avait pris en mains les destinées du Maroc : j'étais alors à Fez, la grande Ville Sainte. Un jour que j'interrogeais les habitants, ceux-ci me firent cette confiance : « A notre avis, Fez et même le Maroc tout entier ne bougeront pas pendant la guerre, mais à deux conditions : la première, c'est que la France ne retire aucune troupe de ce pays — vous venez de voir comment cette condition n'a pas été remplie — ; la seconde, c'est que la guerre ne dure pas longtemps !

Pour être complet dans cette énumération des pays sur lesquels la France a étendu, dans ces dernières années, son autorité ou sa protection, il faut citer encore le Togo et le Cameroun que la Grande Guerre lui a donnés, et enfin, mais sous la forme d'un mandat infiniment libéral, comme il convient à un peuple de vieille civilisation, la Syrie et le Liban.

Pendant cette quarantaine d'années qui ont donné à la vieille France ces filles plus jeunes qui ont constitué ce qu'on a appelé parfois avec raison « la plus grande France », quelles ont été nos méthodes de colonisation ? Il n'entre pas dans mon sujet de les exposer dans leurs détails, et pour ceux de mes auditeurs que la question intéresserait particulièrement, je ne puis que leur conseiller de relire l'éloquent discours que M. le Ministre des Colonies, M. Albert Sarraut, ancien Gouverneur Général de l'Indo-Chine, a prononcé le printemps dernier à Bruxelles, devant M. le Ministre des Colonies de Belgique, M. Franck ; mais je ne puis passer sous silence cependant les principes essentiels qui ont réglé notre action. Sans doute rares ont été les pays qui, comme le Liban, nous ont appelés de leurs vœux ; parfois, comme en Algérie, au Tonkin, au Maroc, nous avons subi une injure grave dont l'honneur national exigeait de tirer satisfaction ; la plupart du temps nous avons été amenés à garantir par les armes contre les attaques la sécurité de nos commerçants, de nos missionnaires et de nos colons.

Ce qu'il importe de dire, et ma longue carrière africaine me donne le droit de l'affirmer, c'est que, d'une part, les opérations militaires ont été limitées au nécessaire et que, d'autre part, elles ont été conduites avec vigueur, certes, mais avec justice, sans esprit de vengeance et avec le constant souci de l'avenir du pays qu'il s'agissait avant tout de débarrasser de despotes omnipotents et souvent cruels ou d'une anarchie féroce. Souvent avant même que le calme ait été complètement établi, nous avons donné aux populations ces biens inconnus pour elles, la sécurité qui a garanti à chacun de mourir avec la tête sur les épaules, de ne pas se voir ravir sa femme et ses enfants, razzier son troupeau, enlever ses récoltes ; la Justice, vertu presque toujours ignorée loin de l'Europe chrétienne ; l'assistance médicale qui a croit les races dont nous avons pris la charge ; l'instruction enfin qui ouvre et éclaire ces cerveaux si longtemps fermés.

En même temps, nos systèmes de colonisation évoluaient suivant les idées libérales de notre temps. Partis de l'annexion, passés par le protectorat, nous en sommes arrivés à la forme dernière du Mandat, ayant partout en conscience de remplir, dans l'intérêt des populations, comme pour notre honneur, ce que la Société des Nations a appelé à propos du Mandat « la mission sacrée de civilisation ».

On peut voir, ce me semble, une preuve éclatante de ce que j'avance dans la fidélité de nos colonies et de l'Afrique du Nord pendant la guerre, dans le dévouement et la bravoure de tous nos soldats indigènes et peut-être me sera-t-il permis de rappeler que parmi les nombreux fils de l'Almanj Samory, que je fis prisonnier jadis au Soudan avec ses bandes et sa nombreuse smalah, six furent tués à l'ennemi dans nos rangs.

Ce bienfait de l'occupation française a été formulé une fois devant moi, d'une façon naïve, que je veux rappeler ici. C'était dans les pays lointains du Tchad, au fort de la saison chaude, je visitais pour la première fois un village ; les habitants s'étaient rassemblés, m'avaient donné le seul arbre offrant une ombre, d'ailleurs fort médiocre, et eux-mêmes étaient sous un soleil éclatant ; pour me remercier de la sécurité, de la justice inconnue dont ils jouissaient depuis peu, ces

pauvres gens, voulant donner sans doute la comparaison la plus frappante dans leur pays brûlé, comparaison singulièrement inattendue dans les circonstances, me dirent : « Depuis que les Français sont là, nous sommes constamment à l'ombre ».

Personne ne méconnaît plus que les colonies ont développé la richesse de leur Métropole, mais la Grande Guerre seule devait nous montrer toutes les ressources qu'elles pouvaient apporter à la défense nationale, au salut de la Patrie, ressources de tout ordre et en hommes.

Je n'insisterai pas sur les produits : blé, orge, riz, maïs, vin, café, thé, sucre, cacao, vanille, viande fraîche et frigorifiée, oléagineux, textiles, coton, bois, caoutchouc, ivoire, que la mer a, malgré les sous-marins, permis aux colonies de nous fournir pendant toute la guerre.

Mais il faut rappeler que pour tenir l'immense front de bataille, résister aux coups de bélier des offensives allemandes comme pour prendre une part glorieuse aux attaques décisives, la France a compté parmi ses soldats :

262.000 hommes de l'Afrique du Nord ;
200.000 soldats noirs ;
50.000 de l'Indo-Chine ;

et qu'elle a eu en outre :

129.000 travailleurs de l'Afrique du Nord, et
220.000 venus des Colonies.

Sur ce nombre, plus de 100.000 sont morts.

Et quels soldats !

Permettez-moi, pour mieux vous les faire connaître, d'extraire de mes archives de guerre l'ordre d'adieu à la Division Marocaine, après la bataille du 20 août 1917, dans la région de Verdun, du Général Degoutte, qui a l'honneur de commander aujourd'hui les troupes alliées sur le Rhin et dans la Ruhr :

« La Division Marocaine a pris, le 20 août 1917, la part la plus glorieuse à la bataille de Verdun.

Après une magnifique préparation d'artillerie, elle a, en moins de quatre heures, conquis six et sept lignes successives ennemies.

Elle s'est emparée d'abord des premières lignes allemandes très fortes, du village de Cumières, du bois des Caurettes, et de l'ouvrage de Pavie. Escaladant les pentes qui séparent les première et deuxième positions allemandes, elle a emporté de haute lutte les bois fameux de Cumières et des Corbeaux, bloquant dans le tunnel des Corbeaux huit cents Allemands qui furent forcés de se rendre.

Elle a enfin enlevé d'assaut trois centres de résistance puissamment organisés.

Continuant ses succès dans l'après-midi, la Division Marocaine a chassé un ennemi renforcé de la côte de l'Oie, illustré par de sanglants combats, et du village de Reneville, réalisant une opération qui ne devait s'effectuer que quelques jours plus tard et par d'autres troupes.

Au cours de ces combats et des contre-attaques consécutives, la Division Marocaine a lutté contre des troupes de trois divisions allemandes : 6^e Division de Réserve, 48^e Division de Réserve 30^e Division d'Infanterie. Elle a bousculé cinq régiments allemands, dont l'un, le 24^e de Réserve, a eu son colonel et ses trois chefs de bataillon pris ou tués. Elle a fait 2221 prisonniers, dont 47 officiers ; 530 cadavres allemands ont été inhumés sur le champ de bataille ; un grand nombre ont dû trouver leur tombeau dans les abris défoncés par l'artillerie.

C'est donc plus de trois mille ennemis, sans tenir compte des blessés transportés à l'arrière et des pertes éprouvées par l'ennemi hors du terrain conquis que, dans la journée du 20, la Division Marocaine a mis hors de combat. C'est une division allemande qu'elle a anéantie et deux autres qu'elle a notablement amoindries.

Poussant bien au delà des objectifs de l'autre côté du ruisseau de Forges, pour atteindre l'artillerie ennemie, la Division Marocaine a détruit ou capturé quarante et un canons lourds ou de campagne (vingt-quatre détruits, dix-sept pris) ; elle a récupéré à Cumières une pièce de marine française ; elle a pris trente-huit « minenwerfer » dont beaucoup de très gros calibre, quarante-huit mitrailleuses et un très important matériel de guerre.

Zouaves, Tirailleurs, Légionnaires, Artilleurs, Sapents, Chasseurs d'Afrique et Troupes de tous les Services de la Division Marocaine, fraternellement unis dans le succès commun, vous pouvez être fiers de votre œuvre. »

Et les Sénégalais, les pauvres Sénégalais si calomniés par l'Allemagne ! Leur bravoure, leur dévouement, leur discipline sont cependant légendaires. J'en veux donner pour preuve un récit sans doute oublié.

En mai 1898, le Capitaine Cazemajou et l'interprète Olive se rendaient chez le Sultan de Zinder. A peine entrés, ils étaient assommés et leurs corps précipités dans un puits.

Quelques instants après, le sergent indigène commandant l'escorte et un tirailleur, qui s'étaient rendus sans défiance au marché, sont saisis et mis aux fers avec trois domestiques de la mission, l'interprète Badié-Diarra et le berger également enlevés et emprisonnés.

Prévenu, le caporal Kouby-Keita prend immédiatement le commandement, met en état de défense le campement de la mission distant de la ville d'environ douze cents mètres, et repousse dans la journée du 5 deux assauts qui nous coûtent trois tués et cinq blessés. Puis il envoie dire au serky que, si les prisonniers ne sont pas immédiatement rendus, « il prendra et brûlera la ville ». (Zinder entouré d'un tata comptait neuf mille à dix mille habitants, et il restait à Kouby-Keita... huit tirailleurs !)

Puis, pendant la nuit du 5 au 6, une petite patrouille alla brûler quelques cases voisines de la ville, sans que l'ennemi osât bouger. Effrayé, le serky fit rendre les prisonniers le 6 au matin et proposa vainement aux Tirailleurs de les prendre à son service. « Rendez-nous d'abord les corps de nos chefs et ce que vous nous avez pillé, répondez ces braves gens, et nous verrons ensuite. » Le serky promit de rendre le lendemain matin les corps des blancs. Les 7 et 8 se passèrent sans incident, mais sans que les corps fussent rendus. Dans la nuit du 8, les Tirailleurs brûlèrent de nouveau et sans y trouver de résistance, quelques autres cases de la ville. Le 9 au matin, l'ennemi prononça contre le petit camp français une furieuse attaque qui lui coûta cher mais nous fit encore trois blessés. Le 14, nos Tirailleurs furent assaillis par une nuée d'ennemis qui les poursuivirent jusqu'aux murs du campement ; ils furent obligés de s'y barricader. Dans cette action, le brave Kouby-Keita fut tué d'une flèche empoisonnée ; furent également tués deux tirailleurs, et blessés deux tirailleurs et un domestique. Les munitions étaient épuisées. Il fallut songer à la retraite qui commença pendant la nuit du 14 au 15. La poursuite ennemie dura trois jours et nous causa encore un tué et trois blessés. Les débris de la mission arrivèrent enfin le 8 juillet, sur le Niger à Ilo, après des fatigues et des privations extrêmes. Sur dix-huit tirailleurs de la mission, six avaient été tués, huit blessés, quatre seulement revinrent intacts. Après une retraite de neuf cents kilomètres, ces braves rapportaient et remettaient au chef de poste d'Ilo les papiers et la caisse de la mission.

Je citerai encore comme preuve du sang-froid et de la fidélité à la consigne des Sénégalais les deux traits suivants :

Un jour, au Maroc, avant la guerre, le fort Rotenbourg, près de Rabat, sauta. Le bataillon sénégalais du Commandant Aubert avait ses tentes dressées sur les glacis du fort ; le commandant, au bruit de l'explosion, s'élança vers le fort, à travers la fumée ; il trouve à la porte le Tirailleur Sénégalais de garde, immobile au port d'armes, couvert de terre et de sang ; il avait été renversé par l'explosion, mais était resté à son poste et avait repris les armes pour rendre les honneurs à son chef en le voyant arriver.

Pendant la guerre, un des transports des troupes d'Orient fut torpillé ; il y eut un peu d'effolement parmi les passagers et le peloton de Tirailleurs sénégalais d'escorte reçut l'ordre de prendre les armes. Le transport donna bientôt de la bande, commença à s'enfoncer et, à peine les derniers passagers embarqués dans les canots, coula à pic avec les Sénégalais restés immobiles, n'ayant pas reçu l'ordre de s'embarquer.

Voilà les braves que les Allemands traitent de brutes sauvages ! Ils justifient au contraire ce mot touchant qu'un des Sénégalais de la fameuse mission Marchand à travers l'Afrique dit un jour au Capitaine Baratier : « Moi y a noir, mais y a cœur blanc ».

Avant de quitter les Sénégalais, je veux dire encore un mot d'une calomnie qui a cours en Allemagne et dont j'ai trouvé les échos en Amérique : les Allemands continuent à prétendre qu'il y a des Sénégalais commettant les pires excès dans la Ruhr et dans la Rhénanie ; ils ont fait même tourner des films à l'appui de leur mensonge. Et c'est bien un mensonge, car depuis le mois de mai 1920, il n'y a plus un seul Sénégalais dans l'armée française du Rhin.

D'ailleurs, vous ne serez pas surpris, sans doute, de l'éloge que je viens de faire des soldats noirs d'Afrique, dressés et commandés par des officiers européens, car la Belgique compte dans ses glorieux fastes

de guerre la campagne poursuivie avec les Anglais dans l'Afrique Orientale Allemande, campagne singulièrement importante par les effectifs utilisés comme par les moyens modernes, avions, hydravions, canons lourds, autos, chemins de fer, T.S.F., etc. . . employés pour la première fois dans des régions aussi éloignées et aussi difficiles, et où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la bravoure et de l'endurance des troupes qui l'ont faite ou de la prévoyance et de l'énergie des chefs qui l'ont dirigée.

J'ai lu ces jours derniers l'ouvrage qu'a consacré à cette belle campagne votre compatriote, M. Charles Stiénon, et je me permets d'adresser ici à M. le Général Tombeur et à ses compagnons, les compliments très sincères d'un Africain qui sait quelles extraordinaires difficultés ils ont dû surmonter pour abattre à jamais le pavillon allemand sur le versant de l'Océan Indien.

La France n'a pas seulement tiré de ses colonies des soldats ; les expéditions qu'elle a été obligée de faire, lui ont rendu des officiers et des cadres aguerris.

C'était jadis un lieu commun de dire qu'une des causes de notre défaite de 1870 était que nos généraux avaient fait leur apprentissage de la guerre en Afrique. La Grande Guerre a fait justice de cette légende : les Maréchaux Joffre, Lyauté, Franchet d'Espèrey, les généraux Degoutte, Mangin, Humbert, Guillaumat et tant d'autres avec eux dont la guerre a fait connaître les noms, ont, comme moi, servi, combattu et administré aux Colonies.

Et derrière ces grands chefs, quelle nombreuse et admirable pléiade d'officiers que la vie coloniale, — la guerre d'Afrique surtout, — avait formés à sa rude et forte école ! Hardis, braves, travailleurs, ayant pris au loin le goût du commandement et des responsabilités et l'habitude du danger, ils ont été dès les premiers coups de feu et pendant toute la guerre de merveilleux chefs. Et il ne faut pas chercher ailleurs la raison de la valeur des Divisions d'Afrique et des Divisions coloniales : elles avaient dans leurs rangs des centaines de ces officiers.

Et maintenant, je passe à nos soldats, à nos chers poilus et à nos officiers.

Je ne vous résumerai pas la guerre : vous la connaissez ; elle nous est commune dans ses gloires comme dans ses deuils et ses dévastations.

Je ne m'essaierai pas non plus à des descriptions tragiques ni à de grandes phrases qui resteraient inférieures au sujet ; je voudrais seulement tenter de faire revivre quelques moments des temps de la Grande Guerre, parce que vous êtes des patriotes qui ne redoutez pas d'en entendre parler et qu'il est bon en outre d'en parler quelquefois pour y puiser la volonté d'être meilleur et plus brave devant les difficultés quotidiennes de la vie.

Dans ce but, je vous demande la permission de vous lire quelques-unes des plus belles citations que j'ai recueillies ; ce seront comme autant de tableaux.

Sous-Lieutenant PILLON, du 25^{me} Rég^t d'Infanterie :

Officier ayant du devoir une haute conception, a donné la mesure de son courage dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, en particulier au Labyrinthe (juin 1915) et dans la Somme (septembre-décembre 1916). Le 21 mai 1917, a conduit énergiquement sa compagnie à l'assaut des retranchements allemands et atteint son objectif. Est tombé glorieusement à la tête de ses hommes. Quelqu'un lui faisant observer qu'il s'exposait trop pour un commandant de compagnie, dans ses reconnaissances personnelles, il répondit : « Je ne m'exposerai jamais trop, si j'évite la perte d'un seul de mes hommes ».

Est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, GERVAIS, caporal au 317^{me} Rég^t d'Infanterie :

Gradé d'une bravoure légendaire. Le 6 juillet 1917, se précipita dans les tranchées ennemies à la tête d'une équipe de grenadiers, mit hors de combat trois Allemands, qui terrassaient son officier blessé. Gêné par sa petite taille, grimpe sur le parapet pour lancer plus efficacement ses grenades. Blessé à la tête, continue sans faiblesse, pendant sept heures, le plus rude combat et refuse de se laisser évacuer. Pensé sommairement au poste de secours, retourne en première ligne, donnant à tous le plus magnifique exemple. Déjà cité à l'ordre et médaillé militaire pour faits de guerre.

Aumônier DASSONVILLE, du 124^{me} Rég^t d'Infanterie :

Aumônier volontaire. Pendant la période du 27 mai au 14 juin 1917, n'a pas hésité à se porter jusqu'aux premières lignes pour porter le secours de son ministère, et cela malgré les plus violents bombardements, notamment les 27 et 31 mai et le 10 juin.

A mérite qu'à son passage un soldat dise à son camarade : « Oh ! regarde donc l'aumônier, il passe au milieu des marmites et ne se baisse même pas ». Exemple admirable de mépris du danger.

Capitaine TEMPORAL, du 11^{me} Bataillon de Chasseurs :

Officier d'élite, guerrier dans l'âme, remarquable par son indomptable énergie, sa vigueur physique et morale, son entrain, son dévouement à toute épreuve, son ascendant sur ses chasseurs.

Déjà blessé trois fois et cité à l'ordre de la division, du corps d'armée et de l'armée. Aux combats du 17 juin 1915, a élevé sa troupe dans un superbe assaut à la baïonnette contre les abords d'un village dont il s'est emparé. A l'attaque du 29 juillet 1915, commandant la compagnie de droite de la première ligne d'assaut, a superbement enlevé ses chasseurs au chant de la *Sidi-Brahim* et au cri de « En avant ! » Malgré un feu épouvantable qui a causé des pertes sensibles, a entraîné ses hommes dans le bois et les a maintenus pendant trente-six heures contre le réseau de fil de fer ennemi, à quelques mètres d'une tranchée garnie de chevaux de frise, sur le parapet de laquelle se tenaient au coude à coude des chasseurs à pied de la garde ennemie. A fait passer au commandant de l'autre compagnie de première ligne ce billet, d'un laconisme épique : « Je suis sur des fils de fer, je suis blessé par balle, retranchons-nous sur place, les Boches ne nous délogeront pas. Vive la France ! »

Blessé à la tête, est resté sur place en dirigeant le feu de ses chasseurs, a repoussé au chant de la *Marseillaise* et par un tir à genoux une grosse contre-attaque débouchant de la tranchée ennemie ; aux sommations de se rendre, a répondu et fait répondre par un mot bref, énergique et par un redoublement de fusillade et de grenades.

Par son commandement énergique et son exemple entraînant a exalté et maintenu au plus haut point le moral de ses chasseurs, qui lui avaient juré de tenir jusqu'au dernier et qui ont tenu parole.

Les citations de Best.

Le Général commandant le 1^{er} Secteur cite à l'ordre du secteur le soldat de première classe LOUIS BEST, du 44^{me} Territorial.

Ce militaire faisait partie d'une reconnaissance qui a enlevé à la baïonnette la ferme de l'Epina et est entré le premier dans cette ferme.

Le Lieutenant-Colonel lui adresse ses vives félicitations.

Fort de Douaumont, le 5 octobre 1914.

Ce combat de la ferme de l'Epina dans lequel le territorial Best est cité pour la première fois, est celui où tomba grièvement blessé, le genou brisé par une balle, à trente mètres des Allemands débouchant d'un bois, le sergent de territorial MAGINOT, aujourd'hui Ministre de la Guerre.

2.

Le Général commandant la 132^{me} D. I. cite à l'ordre de la Division : BEST, Louis, sergent au 330^{me} Rég^t. d'Infanterie.

Excellent sous-officier, toujours volontaire pour les missions dangereuses : le 20 novembre 1915, est allé en plein jour sous le feu de l'ennemi et à deux reprises, secourir un camarade blessé qu'on ne pouvait enlever avant la nuit.

3.

Le Général commandant le 2^{me} C.A. cite à l'ordre du Corps d'Armée : BEST, Louis, sergent au 330^{me} Rég^t. d'Infanterie.

Pendant l'attaque du 28 février, a déployé sa section sous un violent bombardement, a repoussé par son feu, l'ennemi qui s'avancait sur une localité voisine et l'a obligé à se replier. A organisé la nuit suivante, et sous un bombardement continu, toute la lisière nord-ouest de sa position avec l'aide de quelques fractions du génie. A, par son énergie et son activité, obtenu de ses hommes l'endurance et l'esprit de sacrifice nécessaires pour l'accomplissement de leur mission. S'est dépensé sans compter les nuits suivantes pour l'organisation du secteur.

3 mars 1916.

4.

BEST, Louis, sergent à la 23^{me} compagnie du 330^{me} Rég^t. Inf. Très belle attitude au feu. S'est porté sous les balles avec sa demi-section de la position qu'il occupait sur un autre emplacement pour empêcher un mouvement débordant de l'ennemi, protégeant ainsi le repli d'autres unités fortement pressées.

30 mars 1916.

5.

BEST, Louis, adjudant.

Sous-officier d'une bravoure peu commune, déjà titulaire de quatre citations. A brillamment enlevé sa section à l'attaque du 4 septembre 1916 et a maintenu ses hommes pendant sept heures à proximité des tranchées ennemies, malgré un très violent barrage. Le 6, a exécuté une patrouille de liaison en plein jour avec le régiment voisin, à travers un terrain battu par l'artillerie adverse.

23 septembre 1916.

6.

Médaille militaire.

Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle. L'adjudant BEST, le 28 mars 1917, malgré un bombardement intense, a entraîné sa section et l'a maintenue sur sa position. Blessé, est revenu après un pansement sommaire, reprendre le commandement de sa troupe et ne l'a quittée que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie. Déjà cinq fois cité à l'ordre.

7.

Citation à l'ordre de la 4^{me} Armée.

Adjudant BEST, Louis, de la 23^{me} compagnie du 330^{me} Rég^t. Inf. Sous-officier remarquable par sa vigueur, son sang-froid et sa bravoure. A préparé et exécuté brillamment un coup de main, le 24 janvier 1918, sur un petit poste ennemi, dont il a capturé les trois occupants. A conduit son détachement avec le cran superbe dont il est coutumier et n'a subi aucune perte grâce à la vigueur de l'exécution.

4 février 1918. Signé : Gouraud.

8.

Citation à l'ordre de la 4^{me} Armée.

Adjudant BEST, Louis, etc. Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle et d'un sang-froid remarquable : un As. Volontaire pour un coup de main, le 23 février 1918, sur les deuxième lignes ennemies, a conduit son groupe avec une audace et une décision extraordinaires. Atteignant les objectifs fixés, tuant un ennemi et faisant abattre à coups de fusil deux ennemis qui cherchaient à s'enfuir. Ramena ensuite son groupe au complet dans nos lignes.

3 mars 1918. Signé : Gouraud.

9.

BEST, Louis, adjudant territorial, a été nommé dans l'ordre de la Légion d'Honneur, au grade de Chevalier.

Excellent sous-officier, plein de bravoure, de sang-froid et d'énergie, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, exaltant le courage de chacun par l'exemple de ses brillantes qualités militaires ; une blessure. Médaille militaire pour faits de guerre, sept citations.

17 mars 1918. Signé : Pétain.

10.

Adjudant BEST, Louis, remarquable entraîneur d'hommes et qui n'a jamais trompé l'espoir que l'on plaçait en lui. Au cours du coup de main du 23 mai 1918, a conduit son groupe avec décision et audace, tuant plusieurs Allemands et ramenant deux prisonniers.

28 mai 1918. Signé : Lebrun.

11.

BEST, Louis, volontaire pour chaque opération offensive. Au cours du coup de main du 9 juillet, a fait à nouveau preuve de résolution et d'audace, a arrêté la progression d'un groupe de renfort ennemi, incendié un abri et détruit un dépôt de munitions.

11 juillet 1918. Signé : Huguenot.

12.

BEST, Louis, sous-officier de la plus haute valeur, faisant l'admiration de tous ses chefs, entraîneur d'hommes par excellence, le héros dans toute l'acception du mot. Chef d'une position particulièrement atta-

quée les 15 et 16 juillet 1918, a, par son exemple, animé ses hommes d'un courage au-dessus de tout éloge, ce qui a permis d'arrêter net l'attaque allemande. S'est assuré lui-même après l'attaque de l'épuration des boyaux, abattant un Allemand et faisant trois prisonniers, dont un avec une mitrailleuse.

Signé : Gouraud.

13.

BEST, Louis, chef de section d'une valeur éprouvée, s'est vaillamment comporté au cours des combats du 1^{er} au 3 octobre 1918. A été blessé à son poste de combat le 10 novembre 1918.

Signé : Ferradini.

Cette histoire de l'adjudant BEST, ouvrier de culture avant la guerre, parti avec sa classe comme territorial, qui, dès le mois d'octobre, s'enrôle dans la patrouille du sergent Maginot pour faire des coups de main dans les lignes allemandes, puis passe sur sa demande dans un régiment de l'active, traverse toute la guerre, s'exposant chaque jour, blessé, cité, médaillé, chevalier de la Légion d'Honneur, encore blessé le 10 novembre, à la veille de l'Armistice, est une des plus frappantes que je connaisse et qui représente le mieux l'esprit du peuple de France, du soldat français : un homme pacifique, attaché à la terre ou à son usine, peu soucieux de la politique, mais profondément attaché à son indépendance et à sa liberté, parti de grand cœur dès que la défense de la patrie l'a appelé, et, du jour au lendemain, transformé en admirable soldat, ne connaissant plus de repos, pendant quatre ans, que de rares permissions qui faisaient trouver plus dure encore la vie du front, qui lutte jusqu'au bout et le lendemain de la Victoire retourne à son champ : Best est rentré dans son village et laboure comme avant la guerre, avec deux petits rubans rouge et jaune à la boutonnière de sa blouse.

N'est-ce pas la silhouette d'un soldat belge aussi bien que d'un soldat français que j'ai tracée devant vous en vous racontant l'histoire de mon ami Best ?

Best a eu le bonheur de rentrer, mais 1.500.000 sont morts, parmi lesquels 40 généraux et 30.000 officiers.

Et voici comment ils mouraient :

« Le Sous-Lieutenant CAZAUX, du 22^{me} Régiment d'Infanterie Coloniale. Au combat du 21 février 1915 au Fortin de Beausejour, a maintenu ses hommes, pendant toute la nuit, contre six contre-attaques. Au petit jour, sentant sa troupe épuisée, établit un barrage en arrière, et, sautant sur le parapet, chargée à la baïonnette. Traversé de part en part par une balle, a continué à exciter ses soldats à faire leur devoir, en chantant à très haute voix : *Mourir pour la patrie...* Cet héroïque soldat est mort de ses blessures. »

« Le soldat de 2^{me} classe, DALIBARD, du 117^{me} Régiment d'Infanterie, a fait preuve, au cours du coup de main du 24 octobre 1917, d'un courage magnifique. Grièvement blessé au cours de l'engagement et transporté au poste de secours, sentant ses forces l'abandonner, s'est retourné vers l'aumônier présent, et lui a dit, en expirant : « Je vais mourir, mais je suis prêt et tranquille. Je ne regrette rien, j'ai fait mon devoir. Vive la France ! »

Par ces citations, j'ai campé devant vous quelques silhouettes de soldats français. Je voudrais qu'un Général belge vint à Paris nous redire quelques traits héroïques de vos soldats.

Si je n'ai pas combattu avec eux dans les Flandres, je les connais pourtant par l'éloge que m'ont fait d'eux mes amis, les généraux Degoutte et de Boissoudy, qui ont eu l'honneur de combattre avec eux dans l'offensive décisive de septembre 1918, sous les ordres de Sa Majesté le Roi.

Et puis, je ne me serais pas permis de venir à Bruxelles sans étudier la guerre sur le front belge. Grâce à l'amabilité de votre sympathique attaché militaire, le Général Joostens, j'ai pu lire non seulement le rapport publié par le Commandement de l'Armée sur les opérations de 1914, mais des études sur l'offensive et la victoire des Flandres.

J'ai lu la fière réponse du Gouvernement belge à la demande allemande de traverser la Belgique au mépris des traités. J'ai suivi les judicieuses dispositions prises au début : la défense de Liège, la défense de la Gette, la sage décision du Roi d'échapper à l'enveloppement en se retirant sur Anvers, la défense d'Anvers, l'habile manœuvre qui dérobe une seconde fois l'Armée à l'étreinte allemande, l'héroïque bataille de l'Yser, les longues années de tranchées si dures dans les

boies du Nord, avec l'angoissante pensée du pays captif ; enfin, la sortie furieuse du 28 septembre, qui, en dépit de la pluie, d'un terrain épouvantable, de six lignes de fortifications, crève ce vieux front où l'ennemi est solidement accroché depuis quatre ans, la victoire de Thourout-Thielt, le passage de l'Escant. Quand l'Armistice l'arrête, l'Armée belge a franchi 75 kilomètres, fait 30.000 prisonniers, pris 500 canons et 1200 mitrailleuses.

Et quelques jours après, vos héroïques souverains, à la tête de votre Armée victorieuse, reentraient dans Bruxelles.

Cinq années ont passé depuis ces grands jours. Et vous n'aviez sans doute pas plus que nous prévu que les lendemains de la guerre seraient ce qu'ils ont été.

L'Allemagne ayant échappé à l'étreinte des Armées alliées victorieuses s'est vite ressaisie. Le faisceau des Alliés s'est desserré. Et quatre ans après le traité de paix, l'Allemand agresseur et vaincu laisse toujours à la charge des peuples attaqués et vainqueurs les réparations des dommages qu'il a causés.

Parmi les Alliés, la France et la Belgique sont les seules qui, devant la mauvaise volonté évidente de l'Allemagne, devant les gaspillages de ses finances, se soient décidées à saisir un gage, agissant en somme comme un créancier agit envers un débiteur qui se refuse à payer. N'est-ce pas l'ancien Président des Etats-Unis, M. Wilson, qui a proclamé, — justifiant par avance notre action commune — que la morale des Nations ne doit pas être différente de celle des individus ?

En même temps, l'Allemand s'arme et agite des pensées de revanche. Aux yeux des hommes clairvoyants, des nuages montent déjà à l'horizon.

Je me rappelle encore une citation accordée à un caporal : JACQUEMIN, du 271^{me} Régiment de Ligne.

C'était en 1916, lorsque, pendant les batailles de Verdun, le Haut-Commandement avait demandé aux généraux de se fournir à tout prix des renseignements. J'avais imaginé d'envoyer de nuit, dans les trous d'obus, au milieu des fils de fer allemands, des éclaireurs qui allaient s'y blottir, y passer la journée, écoutaient et reentraient la nuit suivante. Pour ces missions utiles mais dangereuses, je ne demandais que des volontaires. Le caporal Jacquemin s'étant inscrit et un de ses camarades lui reprochant de s'exposer en lui rappelant qu'il était veuf et père de trois enfants, a répondu : « Justement, c'est pour eux que je le fais ».

Eh bien ! les Jacquemin ont-ils pu en toute tranquillité raccrocher à jamais leur fusil au râtelier et sont-ils sûrs que leurs enfants ne verront plus la guerre ?

Qui peut l'affirmer ?

Dès lors, le devoir est clair. Il ne faut pas nous endormir, il ne faut jamais nous abandonner. J'ai souvenir qu'en 1918, quelque temps après que la 4^{me} Armée eut brisé la dernière grande offensive allemande, dans cette bataille du 15 juillet, qui fut le tournant de la guerre, un officier allemand fait prisonnier et qui avait appartenu au Grand État-Major, causant avec les officiers de mon 2^e Bureau, déclara qu'à son avis, si le Kaiser et le Chancelier avaient pu prévoir que la France et la Belgique feraient une pareille résistance, ils n'auraient pas déclaré la guerre.

Cet officier allemand n'avait pas tout à fait tort ; il faut bien reconnaître qu'en France avant la guerre, et dans bien d'autres pays alliés, l'on n'était pas moralement assez préparé ; dans certains milieux, le pacifique tournait au pacifiste. Il est — il faut l'avouer — plus difficile à un peuple pacifique de maintenir dans les cœurs le dévouement au devoir militaire qu'à un peuple qui nourrit des idées de conquête ou de revanche, et cependant, de l'idée que se fera l'Allemagne de notre préparation morale aussi bien que matérielle, dépend le maintien de la paix. D'où la nécessité pour nous de nourrir le sentiment patriotique par les associations d'anciens combattants, de mutilés, le souvenir sacré de nos morts et un service militaire qui ne soit pas fastidieux et mécanique, mais intéressant, vivant, à l'image de la guerre.

Il faut aussi maintenir nos alliances dont est sortie la Victoire ; il était sans doute inévitable que les intérêts particuliers des peuples divergeassent après la Paix. Cela n'empêche pas que le souvenir des années tragiques et glorieuses où ces peuples mêlaient leur sang pour la même cause, ne soit toujours aussi vivant dans les cœurs ; c'est la conviction que j'ai rapportée en particulier de mon récent voyage en Amérique.

Je ne suis pas moins convaincu que les anciens combattants des armées britanniques, ces hommes en, qui j'ai eu aux Dardanelles, des compagnons de guerre si fraternellement unis à nous, conservent des armées de bataille, de leurs centaines de millions de morts qui dorment à jamais dans les Flandres, entourés du respect et de l'affection du peuple belge et du peuple français, le même souvenir fidèle que celui que j'ai eu l'émotion de trouver en Amérique.

Que l'Allemagne ne s'y trompe pas. Si elle était tentée un jour de déchaîner encore la catastrophe sur l'Europe, elle retrouverait de nouveau devant elle le bloc des Alliés qui l'a déjà écrasée.

Général GOURAUD.



M. Henri Bremond et le Romantisme

Malgré les savoureuses pages que contient le dernier livre de M. l'abbé Bremond, intitulé *Pour le Romantisme*, je ne puis dire que je l'ai lu avec un plaisir soutenu. Dans son ensemble, il manque de consistance. Je m'attendais à un plaidoyer bien argumenté en faveur du romantisme, et je ne trouve que des articles de revue et un corps de doctrine désarticulé. Il faut se livrer à une pêche à la ligne attentive pour tirer de cette eau courante et tourbillonnante quelque menu fretin, je veux dire des bribes de démonstration.

Avec une charmante ingénuité, l'auteur m'en avait averti, et je n'ai, évidemment, à m'en prendre qu'à moi-même d'avoir poursuivi la lecture au delà d'un *Avant-propos* qui se termine par ces lignes : « Ces divers chapitres ne composent pas un livre. L'esprit qui aimait à mon insu la plupart d'entre eux, la doctrine qu'ils renferment tous et que je commence à peine à me formuler à moi-même, ne s'y trouvent jamais exposés *ex professo*, sauf peut-être vers la fin du premier chapitre sur Sainte-Beuve. Je me permets de renvoyer ceux qui voudraient plus de précision au chapitre de mon *École de Port-Royal*, qui a pour titre : *Nicole ou l'anti-mystique*. »

C'est comme s'il disait : « Voulez-vous connaître le fond de ma pensée ? Ne cherchez pas ici ; il est ailleurs, tel rayon, tel numéro. » — Quelle est donc cette mystification ? N'est-ce pas un volume « pour le Romantisme » et l'étiquette ne correspondrait-elle pas à la marchandise ? — Si, si, elle y correspond, me dit l'auteur, mais à mon insu ; je ne suis pas encore parvenu à me formuler à moi-même la doctrine que ces chapitres renferment.

Tout Bremond est dans cette phrase, et je pourrais dire tout le romantisme.

Au dix-septième siècle, un auteur eût attendu, avant d'écrire, qu'il eût une claire conscience de ses idées et qu'il fût arrivé à les formuler nettement. Les romantiques n'en exigent pas tant ! La clarté, la définition, la délimitation nette d'un sujet, la position d'une thèse, l'argumentation méthodique, toutes ces badernes scolastiques sont remplacées par l'inconscient, par l'intuition, par le sentiment.

Ne restons pas dans le vague, comme M. Bremond, qui ne définit pas nettement ce qu'il entend par le romantisme dont il prend la défense, et disons tout de suite que, pour nous, le

romantisme est, essentiellement, la prédominance du sentiment sur la raison.

Je ne sais si M. Bremond admettrait cette définition, qui correspond cependant à la réalité des choses. Peut-il la récuser, alors que tout ce que lui-même dit du romantisme la justifie ?

Ainsi défini, le romantisme risque de ne trouver aucun défenseur parmi les philosophes véritables. On sait trop bien que proclamer le primat du sentiment serait renverser dans l'homme la hiérarchie des facultés et détruire la belle organisation de l'âme humaine telle qu'elle est sortie des mains du Créateur.

Aussi, substitue-t-on au mot *sentiment* des termes plus vagues et plus sonores ; on parlera des « sources profondes de notre être », de « cette région mystérieuse où s'allume la docte et sainte ivresse », de « ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus confus, et par là même de plus difficile à gouverner, mais aussi de plus divin » (!), et l'on déclarera tout cela supérieur à la raison. Toutes ces expressions se trouvent dans le livre de M. Bremond, et il n'en faut pas davantage pour reconnaître en lui le parfait romantique. En somme, cela revient à écouter le cœur plutôt que l'intelligence, à croire, avec Jean-Jacques Rousseau et Marivaux, que l'instinct donne des « lumières » plus sûres que celles de la raison, à mettre l'intuition et le mysticisme (encore deux termes à définir !) au-dessus de la dialectique.

Je pourrais citer vingt passages de *Pour le Romantisme* où ces idées percent, peut-être à l'insu de l'auteur, et j'en conclus qu'elles expriment véritablement ce qu'il a en lui « de plus profond et de plus lui-même ». Et je me rends compte de l'inutilité qu'il y aurait à discuter, car discuter, c'est raisonner, et raisonner, c'est faire appel à une faculté moins éclairée.

Mais pourquoi donc M. Bremond ratiocine-t-il tant lui-même ? Si la vérité est une chose « sentie », il n'y a plus rien à démontrer. Chacun n'a qu'à suivre son « sentiment » personnel, comme d'ailleurs les vrais romantiques l'ont toujours fait.

Si, cependant, ce que les néo-classiques ont « de plus profond en eux » et par conséquent « de plus divin » les avertissait que M. Bremond se trompe, quel argument leur opposerait-il ? En vertu de quel principe refuserait-il d'admettre le « sentiment » d'autrui ? Parce qu'il est en désaccord avec le sien propre ? Nous voilà en plein subjectivisme. De là au scepticisme, il n'y a qu'un pas.

Quoi ! dira-t-on, tant d'erreurs dans le romantisme ! — Oui, en germe du moins, et logiquement elles en découleraient. Par bonheur, on est illogique. C'est le cas de dire que les hommes valent mieux que leurs idées.

* * *

C'est même pour défendre la religion que M. Bremond rompt une lance en faveur du romantisme.

« Que l'on y prenne donc garde », dit-il encore dans son *Avant-Propos* qui contient décidément plus d'une perle, « il ne s'agit plus de la chétive et absurde querelle entre Boileau et Victor Hugo ; il y va de tout. Si les néo-classiques ou les néo-rationalistes, si leurs alliés naturels, les anti-mystiques ont raison, je les défie bien, les uns et les autres, de justifier notre acte de foi ».

Qu'est-ce à dire ? L'acte de foi serait-il, lui aussi, affaire de sentiment, ou d'instinct, de conscient ou de subconscient, plutôt que d'intelligence, de raison et de volonté ? Ne ressuscitons pas la querelle du modernisme ; n'insistons pas ici sur la théologie de l'acte de foi. Constatons seulement que, si le modernisme est mort, exécuté par la magistrale ency-

clique *Pascendi* du grand Pape Pie X, il y a de hautes intelligences qui ne sont pas encore parvenues à secouer les dernières vapeurs de cette subtile et insinuante nuée de gaz asphyxiants.

De là, sans doute, cette tendance à diminuer toujours la part faite au dogme pour augmenter d'autant celle du sentiment religieux. Quand M. Bremond apprécie le catholicisme de Barrès ou de Sainte-Beuve, il tient vraiment trop peu de compte du *Credo* catholique. Il suffit, à ses yeux, qu'on exprime une admiration sincère pour la religion, une sympathie pour son culte ou pour sa morale ou qu'on éprouve une attraction irraisonnée pour le Christ, l'Évangile ou l'Église ; aussitôt, on est proclamé catholique de cœur, plus catholique peut-être que tel ou tel qui adhère à tous les enseignements officiels de l'Église.

C'est bien l'impression que laisse la longue étude qui est faite ici de Sainte-Beuve, où M. Bremond s'attendrit sur les sentiments religieux du célèbre critique, qui exprimaient évidemment, croit-il, le fond habituel de son âme, malgré les scandales de sa vie, malgré ses rages d'anticléricalisme, malgré le fameux banquet du Vendredi saint. A ce jeu, chez qui ne trouverait-il pas du catholisme ?

* * *

Dans le même esprit M. Bremond vient d'écrire dans le *Correspondant* un article sur Maurice Barrès. Ici encore, il célèbre le catholicisme subconscient de son illustre ami et, entraîné par une ardeur dont l'excès prouve que le sentiment est une lumière moins sûre que la froide raison, il met la religion de Barrès au-dessus de celle de catholiques authentiques.

Parce que chez Barrès polémiste, « une profonde pitié, le sentiment du peu que nous sommes tous, se mêle constamment au mépris, l'atténue et l'attendrit », et que, d'autre part, M. Bremond constate, dans les indignations de Léon Bloy, une « épaisse férocité, un peu bête, un peu pharisaïque », il déclare que « de Barrès ou de lui, c'est Barrès qui est le chrétien ».

C'est opérer une regrettable confusion entre la délicatesse de sentiment et le christianisme. Quelques distinguées que soient la modération et la politesse de Barrès, il reste qu'il n'avait pas la foi. Léon Bloy, avec tous ses défauts, détestables tant qu'on voudra, était un croyant, et cela fait, je pense, une différence quand il s'agit de déterminer la part de christianisme qu'il y a en deux hommes.

Ce qui est plus fort, c'est que, comme chrétien, il préfère Barrès à M. Massis : « Dans les analyses de M. Massis je ne retrouve point le Barrès que j'ai observé si longtemps dans l'intimité la plus étroite... Après tout, je suis chrétien, j'ai passé ma vie à étudier les chrétiens les plus authentiques ; et je puis dire, mais sans hésiter, — laissant de côté bien entendu l'adhésion formelle au dogme catholique, qui n'est pas ici en question (!) — m'en tenant à comparer l'inspiration profonde, consciente ou non, peu importe, qui anime les *Jugements* de M. Massis et les œuvres complètes de Maurice Barrès, je puis dire qu'entre l'un et l'autre je n'hésite pas ».

Moi non plus je n'hésite pas. Je me mets résolument du côté de la raison et de l'intelligence plutôt que du côté du sentiment. Surtout, je me range du côté de l'adhésion formelle au dogme catholique, qui en cette matière est trop en cause pour être négligée.

* * *

Quant à l'étude sur Maurice Barrès, qui figure dans *Pour le Romantisme*, elle est vieille d'il y a quelque quinze ans ;

c'est la reproduction de l'Introduction des *Vingt-cinq années de vie littéraire*, une anthologie des œuvres barrésiennes, publiée alors par M. Bremond. Elle n'a pas perdu de son intérêt et les nouveaux ouvrages de Barrès, parus depuis lors, ne la contredisent pas. Cela prouve pour la finesse du sens critique de l'abbé Bremond. Il démêle, avec une rare perspicacité, les antinomies de Maurice Barrès, qui lui apparaît « un artiste aussi passionné que volontaire, aussi curieux de « sentir » qu'habile à se maîtriser dans ses émotions les plus vives ».

Cela est parfaitement observé. Mais où nous ne serons plus disposé à le suivre, c'est quand il dit que ces conflits « se résolvent harmonieusement dans son œuvre » et que Barrès a abouti à l'équilibre. Nous l'avons dit ici même, s'il a pu réaliser cet équilibre dans un roman comme *Colette Baudoche*, il n'est jamais parvenu à opérer, dans l'ensemble de son œuvre, la synthèse harmonieuse des deux tendances qui se combattaient en lui. *Un Jardin sur l'Oronte* l'a bien montré, et le plaidoyer du *Correspondant* en faveur d'un livre, où la sensualité a incontestablement la part trop grande, ne prouve qu'une chose : l'indulgence excessive d'un critique qui s'inspire de son amitié pour l'auteur plus que de la valeur objective de l'œuvre.

Ce que nous admettrons encore moins, c'est qu'il faille féliciter Barrès de n'avoir pas atteint l'équilibre (à supposer qu'il y soit arrivé) *du premier coup et sans effort*. M. Bremond ose dire que « c'est là, précisément, ce qui assure l'originalité et détermine l'importance de son œuvre. Moins hésitant, moins partagé, moins sensible aux mille séductions qui le tentent, il ne nous intéresserait pas autant, et son exemple nous serait moins profitable ».

Quel beau souci de l'art et de la littérature fait parler ainsi le défenseur de la mystique, comme s'il était un dilettante insoucieux de la morale !

* * *

Mais justement — il faut s'attendre à tout — c'est parce que M. Bremond est le défenseur de la mystique qu'il a tant de sympathie pour le romantisme. Il trouve une corrélation trop évidente entre la mystique et le romantisme pour ne pas les envelopper tous deux dans un même amour. Sans doute dirait-il, lui aussi, de Sainte-Thérèse qu'elle est une grande romantique. Ici encore, nous nous retrouvons en pleine confusion ; et quelques distinctions bien nettes seraient à faire pour dissiper ces nuées.

Pour qu'on ne croie pas que j'invente, je cite une dernière fois ce délicieux Avant-Propos :

« Non pas certes que j'identifie de tous points l'expérience poétique — ou romantique ; c'est tout un — et l'expérience mystique. Il me suffit que l'inspiration du poète se classe au premier rang de ces « états naturels, profanes », où, comme l'enseigne un théologien de marque, le R. P. L. de Grandmaison, « l'on peut déchiffrer les grandes lignes, reconnaître l'image et déjà l'ébauche des états mystiques ». D'où il suit que si le romantisme est nécessairement un principe d'anarchie, le mysticisme ne l'est pas moins ».

Le bel exemple de *latius os* ! Poésie, romantisme, mystique, voilà les trois ingrédients si bien mêlés dans ce pouding qu'il faudrait une longue et minutieuse analyse pour dégager ces éléments, quelque étonnés qu'ils soient de se voir si étroitement unis. Je ne vais pas infliger à mes lecteurs cette analyse ; j'aurais vraiment la partie trop laide avec mes définitions, mes distinctions et sous-distinctions. Ne soyons pas plus longtemps un trouble-fête pour les invités de M. Bremond. Ils trouvent le gâteau cuit à point, d'une saveur agréable ; et je reconnais que rien n'y manque, ni le sucre, ni les épices, ni la flambée de

rhûm. Si je ne le digère point, c'est que j'ai mauvais estomac, ou que je manque de goût, ou que, triste convive, j'ai le tort de croire qu'il faut « être raisonnable en pleine ivresse pindarique » (1).

Chan. PAUL HALFLANTS.



A propos des articles de M. Saroléa

Il y a peu à dire sur les articles que M. Saroléa a consacrés à la Russie dans le *Flambeau* et que la *Revue Catholique* a reproduits sauf ce seul mot : *admirables!* Ce sont à vrai dire des photographies, ce ne sont presque pas des articles. On est tenté de crier à l'auteur : *Bravo!*

C'est à peine si j'y ai relevé un nombre minime d'inexactitudes. C'est ainsi que M. Saroléa a tort de faire de M. Wladimir Lvov, naguère membre de la Douma très modéré, puis procureur général du St Synode sous le Gouvernement Provisoire, et qui s'est aujourd'hui volontairement attelé au char des Soviets, le frère du Prince George Lvov, premier chef de gouvernement après la Révolution de Mars 1917. Le Prince Lvov, qui a laissé venir en Russie les Lenine et Trotsky, qui leur a permis de mener librement et impunément la plus criminelle des propagandes, qui les a laissés libres de désorganiser par cette propagande l'armée russe face à l'ennemi (!), est vraiment assez surchargé de responsabilités diverses pour qu'on ne l'affuble pas d'une responsabilité nouvelle, celle d'avoir pour frère l'individu versatile, déséquilibré, répugnant et grotesque qui a nom Wladimir Lvov (tout court, sans titre).

M. Saroléa constate que le Patriarche Tychon continue à jouir de la vénération générale parmi les fidèles malgré la déclaration prosoviétique qu'on est parvenu à lui arracher. J'ai été moi-même attristé et peiné naguère par cette déclaration. Aujourd'hui je me dis que si Mgr Tychon a agi ainsi, c'est qu'en son âme et conscience il l'a cru nécessaire pour le bien de la religion orthodoxe. Evidemment nous nous attendions à autre chose de lui. Mais il aura été inspiré par des mobiles dérisifs. Voyant l'Église Russe aux mains de prélats et de prêtres indignes, les masses inertes comme toujours... sauf quand on touche un peu trop vivement à leurs intérêts matériels (hélas!), la Providence orthodoxe passive devant tant de désécérations, tant de profanations — voyant tout cela, dis-je, il se sera dit : Cédon pour sauver ce qui peut être encore sauvé. N'a-t-il pas avoué depuis à un évêque anglican venu en Russie que personnellement il eût — et de beaucoup — préféré le martyre ?

Ne lui est-il jamais arrivé, depuis qu'il a été libéré, de dépasser dans sa nouvelle ligne de conduite la mesure ? Je ne sais. Peut-être. Oui — s'il est vrai que dans un document public il ait invoqué, pour justifier la soumission aux Soviets, des textes de l'Écriture. Que venait faire l'Écriture en cette affaire ?... Mais après tout, peut-être n'en a-t-il rien fait. Il est avéré que des documents lui ont été attribués que jamais il n'avait écrits ni signés. Un de plus, un de moins...

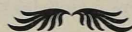
Gardons donc notre vénération au Patriarche — encore qu'humainement parlant, pour ainsi dire, j'admets que nous ayons pu souhaiter lui voir garder jusqu'à la fin une attitude différente. Au point de vue idéaliste il y a là certes une légère ombre. Mais je crois en toute franchise que des intérêts très réels, très sérieux, très urgents l'exigeaient, cette légère ombre. Certes le Destin a été cruel peut-être en permettant qu'elle vint ternir l'éclat d'un tableau (celui du Patriarche emprisonné et prêt à tout supporter pour la Foi) sur lequel des millions de regards

(1) L'on pense bien que je me serai reporté à ce chapitre de l'*École de Port-Royal*, où il fallait trouver, exposée *ex professo*, la doctrine que renferme *Pour le Romantisme*. Faut-il dire que ces pages, si justes et si spirituelles, sur Nicole, m'ont laissé Gros-Jean comme devant pour la question du romantisme ? C'est de mystique qu'il est question là, et cela n'a qu'un rapport éloigné avec la querelle du romantisme.

étaient fixés avec amour comme sur la plus vénérée des icônes ! Mais si, comme j'en suis sûr maintenant, des intérêts supérieurs ont exigé ce *Fiat umbra* — sachons comprendre et nous résigner : sachons-le sans oublier ceux, si nombreux, qui tels le métropolitain Benjamin ou Mgr Budkiewicz n'ont pas fléchi jusqu'à la fin — fût-ce pour les plus péremptoires des raisons.

M. Saroléa n'a pas été autorisé, dit-il, à visiter les cathédrales du Kremlin. Pourquoi ? Parce qu'elles ont été odieusement pillées !! Des correspondants allemands ont été plus « heureux » que lui, et leurs plumes indignées ont décrit cette abomination de la désolation. Ce que Tartares, Polonais et Français avaient épargné, des mains russes, (judéo-russes, si vous préférez) l'ont profané sans pitié. Et les « masses » n'ont pas sursauté ! Le dégoût m'étreint...

C^{te} PEROVSKY.



A Saint François de Sales

Patron des journalistes catholiques,
en sa fête du 29 janvier

Ce sont les humbles, les pauvres et les misérables, les parias méprisés de tous, qui méritent d'abord la protection des Saints du paradis...

Saint François de Sales, ayez pitié des journalistes !

Vous êtes désormais leur patron ; je veux dire : le patron des journalistes catholiques ; les autres se contentent du patronage d'un député...

Sa Sainteté le Pape Pie XI, glorieusement régnant, a proclamé, à l'occasion du troisième centenaire de votre mort :

« Aucun document public et solennel du Siège apostolique n'établit que saint François de Sales ait été donné comme patron aux écrivains catholiques ; saisissant donc cette heureuse occasion, de science certaine et après mûre délibération, en vertu de Notre autorité apostolique et par la présente Lettre Encyclique, Nous leur donnons à tous ou Nous leur confirmons comme céleste patron saint François de Sales, évêque de Genève et Docteur de l'Église » (1).

Ainsi donc, ô Saint François, tous les écrivains catholiques sans exception sont désormais vos clients : depuis Sa Sainteté Elle-même, qui a publié d'innombrables articles d'histoire et d'érudition, de bibliographie, d'archéologie, voire d'alpinisme, jusqu'au modeste desservant de campagne, qui rédige, à lui seul, son *Bulletin paroissial*, polycopié à cinquante exemplaires ; depuis M. Paul Bourget ou M. Georges Goyau, de l'Académie française, jusqu'au plus obscur gratte-papier, chargé, dans une feuille de province paraissant quelquefois, de la *Chronique locale*, rubrique généralement connue sous le nom de : *chiens écrasés*, et dont l'automobilisme a beaucoup accru l'importance quantitative.

Parmi ces écrivains catholiques, il y a une aristocratie et un peuple ; parmi les écrivains non catholiques, c'est d'ailleurs exactement la même chose ; ... c'est comme partout : chaque jour une loi nouvelle est solennellement promulguée pour établir entre les hommes l'égalité absolue ; et chaque jour la puissance des faits, qui se moque pas mal de la puissance des lois, rétablit l'inégalité.

(1) Encyclique *Rerum omnium* du 26 janvier 1923.

Les aristocrates, ce sont les Académiciens ; les membres des illustres Sociétés savantes ; les rédacteurs des importantes revues, où il faut, pour franchir le seuil sacré, montrer patte blanche, patte de neige ; les auteurs à grands tirages et dont les éditeurs se disputent les manuscrits ; les princes de la pensée, de l'art, de l'érudition. La plèbe, c'est... les autres ; et c'est surtout, ô Saint François, de maigres gens, ignorés de votre époque et créés de toutes pièces par nos derniers siècles de progrès, de maigres gens, barbouillés d'encre, toujours quinteux, toujours crottés, les journalistes !

O doux Evêque de Genève, Saint très aimable et de facile accès, jamais vous ne trouverez une plus belle occasion de témoigner de votre charité sans mesure qu'en daignant intervenir auprès de Dieu, en faveur de ces pauvres diables...

Un saint est toujours un libérateur : libérez donc, nous vous en supplions, de toutes les servitudes qui pèsent sur leurs épaules cassées, les misérables journalistes, les serfs de la plume.

De par les conditions mêmes de votre époque, où la plaie du journalisme n'affligeait pas encore l'humanité, il vous est, j'en suis sûr, fort difficile de vous faire une idée précise de l'état de vos nouveaux clients. Permettez, Saint François, que je vous l'explique, afin que de leur détresse vous soyez exactement informé : comment, en effet, porter remède à des maux que l'on connaît mal ?

Jadis, et par exemple en votre temps d'obscurantisme où le progrès n'avait pas encore illuminé le monde, un homme qui écrivait avait tout d'abord quelque chose à dire : c'était bon ou c'était mauvais, ceci est une autre affaire que je ne veux point examiner. En toute hypothèse, l'écrivain avait une idée : qui pouvait être, il est vrai, de nous raconter une fois de plus la guerre de Troie ; mais enfin une idée ; et il ne saisissait sa plume d'oie d'un geste majestueux que pour communiquer à ses contemporains le suc de ses réflexions. Le temps ne le pressait point. Et rien ne l'empêchait de mettre et de remettre vingt fois son ouvrage sur le métier, de le polir sans cesse et de le repolir : on lui a même, en votre siècle, donné sur cette opération des conseils excellents et rimés.

Je ne prétendrai point que le résultat s'avérait toujours comme un chef-d'œuvre ; Boileau n'en donnerait le démenti. Toutefois les conditions étaient favorables au travail. Et il ne suffisait vraiment pas au premier venu de faire perdre au papier toute sa valeur, en le noircissant, pour que ses pires élucubrations fussent immédiatement jetées dans le public à quelques centaines de milliers d'exemplaires....

Nous avons modifié tout cela. Et personne n'oserait soutenir sérieusement aujourd'hui que la plus noble conquête de l'homme ne soit le journal....

Le journaliste — j'entends : le journaliste de profession — n'écrit pas parce qu'il a une idée ; mais il a une idée parce qu'il faut écrire : il a une idée, ou tout au moins il essaie d'en avoir une... Il réussit rarement. Personne ne lui jettera la pierre : il fait ce qu'il peut. Et il n'existe pas d'arbre qui donne des fruits du premier janvier à la Saint-Sylvestre.

Avoir trois cent soixante-cinq idées par an, c'est beaucoup ; et les années bissextiles, comme 1924, il est même nécessaire d'en avoir trois cent soixante-six. Quel cerveau tiendrait à un pareil métier ? Bientôt le malheureux râle ; et nous lui sommes indulgents à moins d'être des imbéciles.

Sa détresse est d'autant plus piteuse qu'il est talonné par deux ennemis, dont rien ne saurait calmer la rage meurtrière et qui se nomment l'actualité et le temps...

L'actualité ! Divinité bizarre qui impose au journaliste de lui sacrifier chaque jour un bœuf et son talent. Car le pauvre homme n'a même pas le droit d'avoir trois cent soixante-cinq idées sur des sujets qui lui sont familiers et auxquels pourrait, à la rigueur, l'avoir vaguement préparé sa formation intellectuelle. Ce n'est pas là du tout ce qu'on exige de lui : non pas trois cent soixante-cinq idées sur ce qui l'intéresse et à quoi il aurait un peu réfléchi ; mais trois cent soixante-cinq idées sur ce qui intéresse le grand public : par exemple, le dernier meurtre sensationnel ; les tripotages d'un ministre ; le prix d'achat d'un député ; la théorie du relativisme ; le crac d'un financier véreux ; une vente de décorations ; l'art cubiste ; le roman couronné par une Académie qui n'est pas la Française ; les scandales du Palais de justice ; les perfectionnements de l'aviation ; la grève des fumistes ; l'électrification des voies de chemin de fer ; la constitution turque ; les dessous de la politique grecque ; les révolutions de l'Anatolie ou de l'Amérique centrale ; la houille blanche ; la houille bleue ; la houille... verte ; quelquefois même la houille noire...

Et il ne s'agit pas de répéter, ni de se documenter : ce n'est pas lorsqu'il aura eu le temps d'étudier ces questions que l'on demandera au journaliste d'en disserter ; ce n'est pas demain, mais aujourd'hui ; pas ce soir, mais à l'instant ; le typographe attend sa « copie », et les rotatives trépidantes sont prêtes à rouler. A la besogne, comme un manoeuvre, et sans délai, sans la moindre préparation ! Les minutes sont précieuses et l'atelier a besoin de phrases à composer. Le journaliste ne doit point souffler et on le presse de toutes parts. Il saisit son papier : quelle est la fleur suprême de l'actualité ? La voici... Il en parlera donc ! La plume court fébrilement, et les feuilles se noircissent au vol... Tout à coup, une sonnerie brutale... le téléphone... le ministère est tombé ! Oh malheur ! L'actualité a changé : il n'est qu'une ressource, qui est de recommencer... Quelle heure est-il ? Quelle heure de nuit, sans doute ? Car souvent c'est aux quinquets que l'on travaille, je veux dire à l'électricité... Il reste cinquante minutes ; cela fait plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un nouvel article et changer même, au besoin, son fusil d'épaule : car la chute du ministère modifie bien des opinions...

O saint Evêque de Genève, vous qui êtes l'un des plus grands écrivains de la littérature française et désormais le patron des écrivains catholiques, vous qui durant votre vie mortelle n'avez point connu le journal et qui ne pouvez donc avoir sur cet instrument néfaste que des idées de l'autre monde, — sur quoi nous sommes mal renseignés, — ô Saint François de Sales, prince de la finesse et de la grâce, maître de l'analyse, que pensez-vous de ce supplice effroyable, auquel sont voués éternellement les journalistes, vos clients ? La puissante imagination de Dante n'avait pas trouvé cela : il n'y a point de misérable, dans son Enfer, qui soit condamné à ce tourment, de composer chaque jour quelques pages sur un sujet dont il ne connaîtrait pas le premier mot ; mais le rocher de Sisyphe nous en fournit une belle image...

Cependant, il n'y a point d'homme qui ne réussisse, avec un peu de bonne volonté, à s'accommoder à sa misère ; l'habitude est une grande maîtresse. Les journalistes savent en user ; et ils n'ont pas manqué de mettre largement à profit son action bienfaisante et soporifique. Ils ont fini par s'arranger fort convenablement dans leur métier de forçat ; et ils réussissent même à y découvrir des plaisirs insoupçonnés : en somme, il y a des candidats ; ce qui démontre irréfutablement que l'on se fait à tout...

D'abord les journalistes se sont, d'un harmonieux accord,

débarrassés de toutes les questions de forme, qui ne leur servaient absolument à rien, sinon à perdre leur temps. Le style n'est qu'une vanité, bonne tout au plus pour des aristocrates. Ils ont donc décidé de renoncer à toute recherche de style. Et s'il est vrai que le style c'est l'homme, qu'est-ce que peut bien être un homme qui écrit et qui n'a point de style ?... Mais cependant il faut se servir des mots et construire des phrases ; aussi les journalistes ont-ils fabriqué, à frais communs, à peu de frais, un style passe-partout, sorte d'idiome fort simple, qui tient assez exactement le milieu entre le français et le petit-nègre...

Ce point réglé, et une fois pour toutes, nos gens se trouvent, par cela même, soulagés d'une grande inquiétude. Quant au fond, la question se règle par un procédé analogue : écrire n'importe quand et sur n'importe quel sujet, peut sembler aux profanes un tour prodigieux de force, que seuls quelques rares esprits seraient capables d'exécuter. C'est une erreur. Et les plus médiocres sont au contraire ceux qui réussissent le mieux : toute la difficulté, apparente, de l'opération se trouve en effet supprimée, par ce seul fait qu'il suffit d'écrire... n'importe quoi.

Car le lecteur moderne possède une qualité remarquable, et qui, pour les journalistes, est infiniment précieuse : il n'est pas difficile. Il veut de l'actualité, c'est vrai ; il la veut vite, c'est vrai encore. Mais il témoigne d'une complète indifférence pour la qualité de la nourriture qu'on lui présente ; il absorbe tout ; il mange vite ; et son estomac imperturbable digérerait des cailloux. La tâche du journaliste s'en trouve considérablement simplifiée, qui n'a même pas besoin d'apprendre à faire la cuisine : on ne lui demande qu'une seule chose, c'est de savoir la présenter. Et ceci est exclusivement devenu une question d'art, d'art typographique.

Un journal bien fait, et qui connaît de fabuleux tirages, se compose de deux éléments : l'illustration et la « manchette ». Entre les deux, on fait passer un peu de texte ; encore n'est-ce pas absolument indispensable...

Sans doute, ce terme de « manchette » ne vous est-il pas, ô Saint François, très exactement connu ? Je ne pense pas que les Saints, au paradis, s'occupent beaucoup de ces innovations.

Voici : la « manchette » se compose d'une ou plusieurs lignes, en très gros caractères, où est ramassée la quintessence de ce qu'il faut faire rentrer, coûte que coûte, dans la cervelle d'un lecteur distrait. La « manchette », c'est le journal : car c'est uniquement aux dimensions de ses caractères, que le public juge de l'importance et de l'intérêt des événements qu'elle résume.

Supposons, par exemple, qu'une puissante société financière ait fait faillite, entraînant dans sa ruine ses administrateurs — qui dans six mois se retrouveront enrichis on ne sait comment — et des milliers de pauvres gens — qui plus naïfs auront été dépoüllés pour de bon et très authentiquement. — Le journal, à qui cette société baillait des fonds, relate le fait en cinq lignes minuscules, que personne ne lit : il n'y a pas de « manchette ». Mais le journal du parti opposé imprime en lettres de deux centimètres de haut : *Le plus grand scandale du siècle ; le crac des mines du Pacifique*. Et tous ses lecteurs comprennent aussitôt que l'adversaire a du plomb dans l'aile.

D'ailleurs, ces trucs tendent rapidement à perdre de leur importance, ... parce que le journal est de plus en plus remplacé par le cinématographe. Le « cinéma », roi de l'opinion, va détrôner la « manchette » ! Tel nous apparaît aujourd'hui le dernier état de la science et de l'art, en ce que l'on nomme,

d'un mot populaire, mais expressif, que je vous demande la permission d'employer : le « bourrage des crânes ».

O saint Évêque de Genève, quel progrès n'avons-nous pas réalisé depuis le XVII^e siècle !...

* * *

Saint François de Sales, patron des journalistes catholiques, jetez sur leur misère un regard de pitié, et venez à leur secours !

Car il leur faut, à eux aussi, subir le sort commun et descendre lutter, avec les armes d'aujourd'hui, sur le terrain où se livre la bataille : parler de tout sans préparation suffisante et se tenir toujours prêts à faire, au pied levé, un article sur la dernière actualité qu'apporte le télégraphe, avec ou sans fil ; jouer de la « manchette » le cas échéant, et savoir défendre la vérité par des moyens qui n'ont été que trop souvent inventés pour la diffusion perfectionnée du mensonge...

Si saint Paul revenait sur la terre, il se ferait journaliste : chacun sait cela... — Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de cette affirmation sans nuances, et médiocrement justifiée ! — En tout cas, il trouverait à ce métier des fatigues insoupçonnées ; et il verrait se dresser devant lui une tâche vraiment imprévue : qui serait de ranimer ce ridicule automate, f. appant à coups redoublés sur une grosse caisse, qu'est le journalisme contemporain. A cela il ne faudrait rien moins que le génie de l'Apôtre...

Mais en attendant qu'apparaisse, si jamais il doit venir, le nouveau Paul qui rendra une valeur spirituelle à cet instrument basement mécanisé, daignez prendre en mains, ô saint Évêque de Genève, les intérêts de vos nouveaux clients, les pauvres journalistes catholiques.

Puisque les « manchettes » sont devenues nécessaires, de par la paresse, de plus en plus redoutable, des lecteurs, faites au moins que, dans les journaux catholiques qui sont désormais sous votre garde, ce pavillon ne couvre pas une marchandise trop fallacieuse, et qu'à rompre l'os on y trouve une moelle substantifique...

Et puisque les journalistes catholiques, soumis aux mêmes lois que leurs confrères, doivent eux aussi être toujours prêts à disserter *de omni re scibili et quibusdam aliis*, inspirez-leur de consacrer à l'étude quelques-unes au moins de ces heures bénies où les typographes leur accordent des loisirs : ils acquerront ainsi, ne serait-ce que dans les disciplines essentielles, une petite compétence ; et, par exemple, ils n'en seront pas réduits à apprendre l'histoire de l'Église dans les articles de leurs adversaires...

Inspirez-leur aussi, ô génial écrivain que vous êtes, le respect de notre bonne vieille langue française : elle ne mérite point du tout les affronts horribles que la presse lui fait subir chaque jour, et qui transforment cette belle et noble dame en une pauvre aux haillons sordides et aux allures de mégère.

Et enfin, — mais je tremble d'articuler une pareille prière, — si cette dernière demande n'était pas excessive, si elle n'affichait point un caractère trop paradoxal, j'oserais encore vous supplier, ô Saint François de Sales, d'accorder aux journalistes catholiques un peu de talent !

Mais il faut être juste, même pour ses adversaires : si vous daignez exaucer cette supplication suprême, les journalistes non-catholiques risquent d'en mourir de dépit...

ALEXANDRE MASSERON,
Avocat et... journaliste.

« La famille Kaekebroeck »,

Il n'est pas facile, à première vue, de démêler la raison mystérieuse qui a poussé *La Renaissance du Livre* à réimprimer un ouvrage aussi médiocre (1). A moins que ce ne soit pour faire sentir aux Belges le progrès réalisé depuis le temps où ils s'emballaient pour des livres sans grand mérite et où ils prenaient plaisir aux fautes de langage de leurs concitoyens bruxellois. Dans deux ou trois siècles, il se trouvera peut-être, ainsi, un éditeur facétieux qui republiera *La Garçonne*, pour apprendre aux hommes de ce temps-là quelles ineptes saloperies faisaient le régal des hommes et des femmes de ce temps-ci.

J'avoue donc, pour ma part, ne point découvrir de grandes qualités littéraires en ce livre qui déchaîna l'admiration de M. Eugène Demolder et de plusieurs autres bons critiques dont le cœur avait, sans doute, des raisons que ma raison ne connaît pas. Ce qui, d'ailleurs, fait plaisir, c'est que l'auteur lui-même n'est plus trop fier, aujourd'hui, de l'avoir écrit, et qu'il souhaite plutôt d'être loué pour ses autres ouvrages. Il peut compter sur nous pour accéder au désir où il est de ne point recevoir de louanges exagérées pour cette *Famille Kaekebroeck* qu'il nomme lui-même « une œuvre de jeunesse ».

* * *

Les héros et les héroïnes de M. Léopold Courouble s'appellent Kaekebroeck, Van Poppel, Mosselman, Rampelbergh et Posenæer. Ils n'en peuvent mais. Ce n'est pas de leur faute, et ce n'est pas la raison pourquoi je les trouve antipathiques. Le lecteur peut témoigner qu'il est, par le monde, des Durand, des Dupont et des La Rochellière du Pré-Chatel qui sont de sales gens, en dépit d'un nom de meilleure consonnance.

Ces Posenæer et ces Mosselman parlent un charabia qui n'est pas sans parenté extérieure avec le français : on le nomme le bruxellois. Mais, c'est par abus. Il suffit, en effet, d'avoir un peu séjourné dans la capitale de notre pays pour être à même d'affirmer que bien des habitants de Bruxelles s'appliquent à imiter l'accent des acteurs et orateurs français qu'ils entendent et à pratiquer les conseils que le Père Deharveng leur offre en son livre intitulé : *Corrigeons-nous*.

Il ne sera pourtant pas inutile de donner quelques exemples du dialecte en faveur dans les milieux bourgeois observés par M. Courouble. Quand madame Keutrings s'attarde à sa toilette et ne vient pas rejoindre son mari aussi promptement que celui-ci le désirerait, savez-vous comment monsieur Keutrings s'exprime pour adjoindre sa femme de se hâter ? Comme ceci : « Voyons, Clémence, est-ce que c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Ça est toujours la même histoire avec vous ! » Pour marquer l'admiration où il est de voir comme les personnes déjà mûres, et même blettes, excellent à donner le change sur leur âge et leur décrépitude, M. Kaekebroeck s'écrie : « Regardez un peu ; ces femmes, ça sait qu'à même redevenir jeunes, ma parole ! » Et voici la façon dont Posenæer raconte une mésaventure qui lui arriva à l'époque où il fit repeindre sa garde-robe : « Figurez-vous, expliquait-il aux invitées de sa femme, figurez-vous qu'une fois on avait peint et verni partout dans la maison. Or, donc, je descends la nuit... Je m'assois. Oui, mais, « potferdèke », quand je veux m'en aller, impossible ! Je ne savais plus me détacher à cause de la couleur ! Hein, voulez-vous croire que j'ai crié pendant deux heures comme un possédé ! A la fin, Mélanie est descendue... Elle m'a eu seulement dehors avec de l'eau chaude ! »

Il paraît que certains raffolent de ce genre-là. Eugène Demolder, déjà nommé, témoignait le plus vif enthousiasme à la lecture de propos semblables. Il écrivait à l'auteur : « Quant à moi, je dévore tes livres dès qu'ils paraissent : je les déguste avec la haute et saine joie que j'éprouve, quand je reviens des beaux pays de France ou d'Italie, à boire, comme si c'était le sang de ma ville, le verre de lambic que me sert un vieil ami — un rentier qui habite près de l'Abattoir, et qui me dit chaque fois : Il a trente ans de « bouteille » savez-vous ! » Je comprends qu'un homme entraîné à boire de la bière aime le lambic avec ferveur ; mais ce qui me dépasse, c'est qu'on puisse se plaire

d'une manière durable aux grimaces. Et ce sont bien des grimaces que cette affreuse façon de torturer le français. Encore, si quelques traits spirituels, si un peu de verve relevaient ces platitudes. Mais, non, c'est grimaçant, c'est plat, terne, morne, bête. Il faut être bien courageux pour se faire le secrétaire perpétuel de la famille Kaekebroeck et tenir le journal quotidien d'une aussi insignifiante société. L'auteur fait songer à un musicien qui s'amuserait à mettre en musique les rots et borborygmes d'un ivrogne, à un peintre qui ne dessinerait jamais que des singes. Quel courage ! Quel genre assommant ! Est-ce que nous sommes faits pour entendre roter les buveurs et pour nous pâmer devant des singes ?

Ces Posenæer et ces Van Poppel s'expriment en charabia. C'est d'une atroce vulgarité et cela n'a rien à voir avec l'art. Encore si leurs sentiments étaient tels qu'ils méritassent de retenir l'attention ou d'éveiller la sympathie. Mais, ce n'est, hélas ! point le cas. Ces stupides bourgeois ne paraissent pas avoir d'autre souci que de s'enrichir dans le commerce, manger du « pain à la grecque », boire des bouteilles de « gueuse » et faire la cour à des femmes grasses sans élégance ni retenue. Même dans les moments les plus solennels de l'existence, aux heures où les plus médiocres d'entre nous oublient les poussées de l'instinct pour accomplir, dans le recueillement, les beaux gestes solennels de la religion héréditaire : ces abominables commerçants restent des mangeurs, des buveurs et de vils polissons. La première communion d'un enfant ne leur est qu'une occasion de se remplir le ventre. On dirait qu'aucun d'entre eux n'a été baptisé et n'a jamais ouï parler d'un autre amour que celui qui, tout entier, consiste dans les rites de la chair.

Les accapareurs et autres profiteurs du temps de guerre n'ont pas une bonne presse. Il est assez d'usage de les montrer sous leurs vraies couleurs et de les dépeindre comme des mufles inadaptés au luxe et à la richesse où ils vivent. M. Courouble, lui, avait pris l'avance et les planteurs bourgeois dont il a peuplé sa *Famille Kaekebroeck* rendraient des points au plus épais bonrsier d'après-guerre. Ces marchands ventripotents et leurs femmes boursoufflées sont des spécimens de l'humanité la plus odieuse qui soit. Cette engance manque d'élégance et de vertu, c'est-à-dire de tout ce qui a du charme. Elle ne nous intéresse pas. L'on ne devrait en parler que dans les registres de l'état-civil puisqu'elle existe et se reproduit, et dans ceux du receveur des contributions puisqu'elle est riche et que l'Etat a besoin d'argent. Dans les autres livres, qu'il ne soit question d'elle que pour la fustiger.

Or, l'auteur des *Kaekebroeck* ne fustige pas. Il rapporte des propos incorrects, il photographie des grimaces ; et il a l'air de trouver cela très bien. Il rit, et il n'est point trace de sarcasme dans son rire bonasse. Je vous dis qu'on songe au fermier endimanché qui va visiter le jardin zoologique et qui reste des heures à se gondoler devant la cage des singes. Il rit même devant l'immoralité, ce qui, je crois, n'est plus son droit. Quand un écrivain est amené à introduire des personnages lubriques dans un ouvrage, il a le devoir de faire entendre qu'il ne partage pas leurs principes et qu'il condamne leurs excès. Sinon, c'est se ravalier à leur niveau et c'est faire montre d'aussi peu de discernement moral que madame Posenæer, l'amie de Ferdinand Mosselman.

Au temps que M. Léopold Courouble écrivait la *Famille Kaekebroeck*, il n'était pas encore un écrivain, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot. J'entends qu'il ignorait le sens exact des mots employés ; qu'il forgeait des vocables nouveaux dont il n'était pas, alors, plus besoin qu'aujourd'hui ; qu'il détournait, sans nécessité, de vieux termes français de leur signification traditionnelle ; qu'il piétinait sur place dans ses récits et, qu'en ses descriptions, il oubliait la perspective et plaçait tout à l'avant-plan. C'était, vous ai-je dit déjà, un photographe. Il transportait son appareil dans le milieu des Verhoegen et des Van Poppel et se contentait de faire jouer le déclic comme, je crois bien, tout le monde aurait pu faire. Aussi, la *Famille Kaekebroeck* n'est pas proprement du ressort de la littérature. Je rattacherai cet ouvrage au genre documentaire, tout en regrettant que la documentation qu'on y trouve ne soit pas ramassée en un meilleur ordre. *La Renaissance du Livre* a donc réédité un document. L'on peut, toutefois, se demander si c'est servir les lettres belges que de jeter, pour le moment, sur le marché des livres sans art qui nous composent un visage grotesque aux yeux des étrangers.

OMER ENGLEBERT.

(1) LÉOPOLD COUROUBLE, *La famille Kaekebroeck*, mœurs bruxelloises. Avec une préface d'Eugène Demolder. « La Renaissance du Livre », 1924.



SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

CINQUIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. LEON BERARD, Ministre de l'Instruction Publique en France,
 LE GENERAL GOURAUD, Gouverneur militaire de Paris, (14 décembre),
 M. MAURICE PALEOLOGUE, ancien ambassadeur de France en Russie, (fin mars),
 M. BRAND-WHITLOCK, ancien ambassadeur des États-Unis à Bruxelles,
 M. HENRI BORDEAUX, de l'Académie Française, (28 janvier),
 M. MAURICE DONNAY, de l'Académie Française, (23 novembre),
 M. ANDRE LEFEVRE, Député, ancien Ministre de la Guerre, (en février),
 M. G. K. CHESTERTON, (3 février),
 M. GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, délégué de la Suisse à la Société des Nations, (15 janvier),
 M. LOUIS MADELIN, (21 décembre),
 M. JACQUES BAINVILLE, (8 avril),
 REVEREND PERE MARTIN, (12 février),
 MM. JEROME et JEAN THARAUD, (4 mars),
 M. ANDRE BELLESSORT, (1 avril),
 M. ANTOINE REDIER, directeur de la « Revue Française », (30 novembre),
 M. HENRI GHEON, (7 décembre).

La septième conférence aura lieu le LUNDI 28 JANVIER, par M. HENRI BORDEAUX :
 L'AMITIÉ DE SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 65 FRANCS (plus 2 fr. de location)
Carte d'entrée à une conférence : 10 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWEREYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : 38, BOULEVARD BOTANIQUE, Tél. : 29945

Le Démon franc

Le redoutable preux qui mérita d'être ainsi baptisé par la terreur sarrasine s'appelait de son nom véritable, dans sa patrie, Renaud de Châtillon. Il fut, en son vivant, prince d'Antioche, sire de Karak et de la terre d'Outre-Jourdain ; et cela dit assez, peut-être, que sa figure épique n'est point actuelle. Si j'ose néanmoins, à la suite de M. Gustave Schlumberger son historien, l'évoquer, c'est que le spectacle d'une existence héroïque vaut toujours et partout, ne fût-ce que pour la généreuse exaltation qu'il apporte, d'être contemplé. Le drame ancien repose de tant de basses comédies modernes : il console un peu de *trop* de progrès.

* * *

L'histoire cherche à tâtons son berceau. Né à une date imprécise, cadet probable d'un comte de Gien, plus noble à coup sûr que riche, le jeune Renaud fut, selon les chroniques, de cette aventureuse chevalerie qui, levée à l'appel pathétique de saint Bernard, suivit le roi Louis VII, vers le milieu du douzième siècle, dans cette Palestine que Mahom disputait sans trêve à Jésus et où la Croisade avait passagèrement créé, dit Michelet, « une petite Europe asiatique à l'image de la grande ».

Il y débute comme il sied à un bachelier de Frécane, courtois et beau, par un roman. Pressée vivement par le roi de Jérusalem, son suzerain, de se choisir un nouvel époux qui défendît, d'un bras fort, sa dolente principauté sans cesse mise à mal par les sauvages escadrons du sultan d'Alep, la toute gracieuse Constance, veuve de Raymond de Poitiers, « qui maint grand baron de haute affaire avait refusé », s'était éprise du soldat de fortune, à la mine fière, au plus fier courage, qu'illustrait déjà maint exploit. Avec l'agrément royal, elle l'épousa. Un brusque et merveilleux destin métamorphosait en prince d'Antioche un cadet de famille. Le simple chevalier de la veille troquait soudain son maigre fief du Gâtinais contre de vastes provinces ; il régnait, s'entourait d'une cour nombreuse et brillante, commandait des armées et des forteresses, tenait la seconde cité, la première place de guerre du royaume, devenait, après le roi, le plus considérable seigneur de Terre-Sainte.

Il se révéla tel, dès lors, que toute sa vie le devait manifester. Type étrange et puissamment représentatif d'une époque farouche où le héros presque toujours est mâtiné d'un bandit, il étonne par ses méfaits non moins que par ses prouesses. Il est tantôt atroce, tantôt sublime ; il se cabre sous l'injure, puis avale sans sourciller, quand la politique l'ordonne, les pires humiliations ; il est impérieux jusqu'à l'arrogance, brutal jusqu'à la férocité. Rien n'en impose à cet intraitable : pour un butin qui le tente, il saute à pieds joints par-dessus les traités ; il sacrifie sans scrupule à sa colère la foi jurée. Mais, à force de vaillance, il sauve sa gloire ; car sa bravoure impétueuse n'a point d'égale ; il ne respire à l'aise que sous la cotte de mailles et sous le heaume lacé, au fort des tueries ; si quelqu'un, à l'heure critique où l'on hésite, opine pour l'audace et pour la témérité, sachez que c'est lui ; il se rue, comme à une fête ; au péril de toute sa large poitrine il défie la mort : cet homme de fer n'a jamais tremblé.

Et ce n'était pas trop de cet épique soudard pour l'héritage féodal de Raymond de Poitiers, la défense d'une principauté

franque sise aux frontières de la barbarie ne ressemblant guère à une sinécure. Les jours pacifiques furent comptés. L'on vivait sous la tente plus que dans les palais, et les batailles se répétaient davantage que les tournois. L'alerte était perpétuelle ; à tout instant, surprises, embuscades, trahisons ; il fallait s'armer, sauter en selle, donner la chasse, sous un ciel de flamme, à des hordes pillardes et meurtrières, voler au secours d'une ville assiégée, panser les murailles meurtries au choc des catapultes, arracher aux infidèles un convoi de captifs. Cela dura sept ans.

Au retour d'une expédition fructueuse sur l'Euphrate, Renaud, qui ramenait un bétail immense razzé sur le territoire ennemi, fut enveloppé avec sa troupe par les cavaliers alépitains, accablé sous le nombre et, quatre cents des siens ayant péri dans le désastre, tomba, avec trente de ses barons, au pouvoir des mécréants.

Jamais ils n'avaient saisi proie plus précieuse. L'Islam, délivré enfin du Roumi légendaire qui le terrifiait, reprenait haleine. Dépouillés de leurs vêtements, souillés de sang et de boue, les mains liées derrière le dos, juchés ignominieusement sur des chameaux, les vaincus furent conduits, sous les huées, les coups et les outrages de leur escorte, à Alep où leur cortège fit, parmi l'insultante allégresse du peuple, une lamentable et triomphale entrée.

Pour arracher à sa géole l'indomptable guerrier, il fallut seize lentes années, un siècle d'angoisse et de rage, et la rançon d'un royaume ; encore le superstitieux effroi qu'inspirait, en païennerie, le Franc, se venge-t-il sur l'imprudent vizir qui n'avait pas craint, en négociant le rachat du prisonnier, de déchaîner à nouveau contre les musulmans le diable : par ordre du sultan, le traître paya de sa tête un tel crime.

Quant à Renaud, il était entré, jeune encore, dans les cachots d'Alep ; lorsqu'il en sortit, en 1176, la haine au cœur, il touchait presque au déclin. Mais la captivité n'avait point rouillé son âme, et sa force demeurait intacte : la chrétienté d'Orient, qui l'avait tant pleuré, retrouvait le plus formidable de ses champions. Veuf et seul, désormais, Antioche ayant passé en d'autres mains, sa vie allait inaugurer une période plus belliqueuse et plus fanatique.

Aux marches méridionales de ce périlicant royaume de Terre-Sainte que dévorait lambeau par lambeau, chaque jour, l'irrésistible marée sarrasine ; dans les tragiques solitudes qui règnent du lac Asphaltite à la mer Rouge ; au pays antique de Moab et de l'Arabie Pétrée, il était une seigneurie, menaçante et menacée entre toutes, dont les forteresses gigantesques commandaient à la fois le chemin suivi par les pèlerins sans nombre de La Mecque et de Médine, et la route unique qui relie, pour les caravanes et les armées, l'Égypte à la Syrie. Du nom de son principal château, cette seigneurie, fameuse dans les annales de la Croisade et qui tronçonnait audacieusement le monde musulman, se nommait la principauté de Karak. La mort l'avait faite vacante : elle échut, comme il convenait, par de nouvelles noces, à Renaud de Châtillon.

A ce poste d'honneur et de péril, où grêlaient les flèches et pleuvaient les coups d'épée, le héros sans emploi redevenait un grand chef militaire. Il ne tarda pas à prouver que le rôle allait à sa taille. Entraînant sous sa bannière les plus intrépides croisés, il passa désormais sa vie à cheval, dans les steppes. De jour en jour croissait sa turbulente renommée. Malheur à l'infidèle, dévot, marchand ou soldat, qui, traqué sans relâche, se heurtait aux bandes farouches du sire de Karak ! Au mépris des trêves conclues par son suzerain, au

risque de précipiter la ruine du précaire royaume, le terrible condottiere détrouse, ravage, massacre. A la tête de l'armée royale tout entière, il inflige à Saladin la défaite sanglante de Montgisart. Cent combats héroïques et malheureux voient sa folle bravoure, le font craindre autant qu'admirer.

Pour frapper au cœur l'Islam, il tente ce que nul n'a rêvé : l'attaque et le pillage des villes saintes de l'Hedjaz, berceau et tombeau du prophète, dont les trésors lointains, presque fabuleux, le fascinent. Équipée à cette fin, une escadre cingle au sud ; des mois durant, les galères franques écument la mer Rouge ; les ports sont saccagés, les côtes sont dévastées par les guerriers latins que ces parages n'avaient jamais vus. A la pensée des profanations qui menacent la Kaaba et les cendres de Mahomet, les peuples musulmans tressaillent d'effroi : « C'était, s'écrie un chroniqueur, comme si le jugement dernier fût venu ! » Les téméraires aventuriers étaient sur le point d'atteindre Médine, lorsqu'ils furent rejoints par les forces ennemies et, après une lutte acharnée, taillés en pièces. Pas un n'en réchappa ; et ainsi finit par une catastrophe cette expédition digne des épopées antiques.

Saladin exaspéré jura que Renaud mourrait de sa main et s'en alla en personne mettre le siège devant Karak : un mois d'efforts inouïs ne put réduire le château. L'année suivante, le sultan, ayant assiégé une seconde fois dans son repaire le démon franc, dut encore, au bout de quelques semaines,

battre en retraite. Sa fureur et sa soif de vengeance redoublèrent, lorsque, peu après, Renaud, violant de parti pris une trêve solennelle qui, à l'entendre, ne le liait point, s'empara d'une nouvelle caravane et fit prisonnière la propre sœur du sultan. Celui-ci répéta son vœu d'égorger de sa main le coupable.

L'heure sonna bientôt. A la fatale bataille de Tibériade, qui, le 4 juillet 1187, ruina pour jamais la puissance chrétienne en Palestine, Renaud de Châtillon, en dépit de prodiges de valeur accomplis en cette journée, se trouva avec le roi Guy de Lusignan et l'élite des barons au nombre des captifs. Quand Saladin apprit que le sort des armes lui livrait enfin le plus implacable de ses adversaires, il ne se posséda pas de joie. Il se fit amener le héros enchaîné et, lui ayant reproché d'une voix tonnante ses félonies, il le somma d'abjurer la Croix. Devant cet outrage, le fier chevalier se redressa, bravant en face son vainqueur, car il n'était point de ceux qui, pour sauver une vie, trahissent Dieu. Comme il refusait d'un cri sublime, le sultan courut à lui, la dague au poing, et l'égorgea. Le chef tranché du preux fut promené, comme un trophée, dans toutes les villes et les châteaux d'Égypte et de Syrie.

Ainsi périt, d'un trépas glorieux et tragique, l'un des plus étonnants paladins de la Croisade : je ne sais rien de plus beau dans Homère.

MAURICE DULLAERT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Palais mondial

On a dernièrement poussé dans la presse un « *Caveant consules* » exultant pour conjurer la perpétration d'un nouveau crime contre l'esprit. Il ne s'agirait de rien moins, en effet, que de déloger du Cinquantenaire l'Union des Associations internationales où elle siège, d'évacuer le Palais mondial pour y installer le vil caoutchouc en vue d'une foire temporaire. A la pensée de cet attentat sacrilège l'univers des pédants a tressailli d'horreur. Ce serait pis encore que l'incendie de la bibliothèque de Alexandrie par le calife Omar ou l'incendie de la bibliothèque de Louvain par le Boche, ce serait l'extinction du foyer universel de l'intelligence. A en croire le porte-parole des intéressés qui sont venus en ambassade supplier le Ministre compétent de ne pas tremper les mains dans ce noir forfait, si jamais le gouvernement consentait à ces suggestions criminelles, la Belgique serait maudite par tous les savants du monde et le peuple belge ne serait plus qu'un peuple de crétiens !

Quant à ceux, qui ne sont pas dupes du pathos humanitaire et du galimatias amphigourique des sectateurs de l'humanitarisme, ils estiment que la science, la vraie, portera allégrement son deuil du Palais mondial et se déclarera satisfaite si l'on transporte ailleurs l'*Institut international de Bibliographie*, la seule réalisation sérieuse et pratique de cette vaste entreprise. Il ne s'agit pas de la Science qui se guide sur les échasses majuscules et s'enfle du vent des vaines déclamations.

Pour juger sainement du Palais mondial, de l'Université internationale, de tout l'internationalisme intellectuel qui a battu le seuil de la Société des Nations et s'est efforcé d'y pénétrer par les soupiraux, il faut se reporter à l'idée-mère, qui hante l'esprit des protagonistes bien connus, les Lafontaine, les Aulard, les Quartier La Tente et autres personnages, dont le programme tient en trois points.

C'est le vieux dogme judéo-maçonnique et jacobin, le syncrétisme de tous les mysticismes et de tous les rationalismes dont l'*utopie humanitaire* fait l'union, s'opposant carrément à la synthèse catholique dont le *Credo* fait l'unité.

Là se sont polarisés et amalgamés tous ces systèmes subversifs qui traînent depuis longtemps dans la littérature hostile au catholicisme : l'idéalisme philanthropique à la Condorcet, si cher à la franc-maçonnerie le fidéisme plus ou moins agnostique des protestants libéraux, le christianisme socialisant, démarqué de l'Évangile, à la Tolstoï, le myticisme des espérantistes, le néo-bouddhisme anglicisé des théosophes ou germanisé des anthroposophes, la pédagogie marquée à l'estampille de Rousseau, frottée de psychanalyse selon Freud.

Toutes ces variétés d'erreurs viennent se cristalliser autour de cette idée centrale : l'idée *humanitaire* qui a sa mystique panthéiste, sa métaphysique rationaliste, ses méthodes pseudo-scientifiques, sa pédagogie rousseauiste, sa langue universelle, l'esperanto.

Introniser la déesse Raison dans le temple de l'Humanité : voilà la religion qui doit supplanter la religion catholique.

Effacer les frontières, noyer les patriotismes dans l'Internationale : voilà l'idéal pacifiste.

Le Dieu unique : l'homme. La patrie unique : l'univers.

« La véritable foi qui s'oppose à la foi théologique, écrit Georges Guy-Grand, c'est la religion humaine, où se découvre la grandeur de l'humanité inventant péniblement au milieu de ses chutes les moyens de se sauver. » Et Renan exprimait la même idée : « L'idée de l'humanité est la grande ligne de démarcation entre les anciennes et les nouvelles philosophies. Il y a là, je vous le dis, toute une philosophie nouvelle. *La religion de l'avenir sera le pur humanisme* ».

Pour reconstruire le monde sur ce plan passablement gigantesque, pour réaliser l'unité subjective, caricature et laïcisation de l'unité catholique, on avait rêvé de faire de la Société des Nations l'Église contre l'Église, d'établir un code éthique capable de réunir tous les hommes par les liens d'une morale naturelle, de constituer un Bureau

international du travail intellectuel, juste pendant du Bureau du travail manuel, chargé de réglementer l'éducation dans le monde entier, de malaxer par l'école les cerveaux de tous les peuples pour les soumettre à l'évangile selon Rousseau et sa séquelle.

J'ai dit ici même comment le Conseil de la Société des Nations s'alarmait justement à la pensée du *Kulturkampf* universel qu'il allait déchaîner s'il entraînait dans ces voies et comment, sous l'empire de cette crainte salutaire conseillère de sagesse, il renferma les attributions de la Commission internationale de Coopération intellectuelle dans de plus étroites limites.

Illustration nouvelle de la fable charmante : *La Montagne qui accouche* :

*Une montagne en mal d'enfants,
Jetai une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accouchait sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
« Elle accoucha d'une souris ».*

Mais le monosyllabe latin de Phèdre est plus joli encore : *Parturient mentes, nascetur ridiculus mus*.

Le « *ridiculus mus* » c'est l'Université internationale de Bruxelles, qui devait, dans la pensée de ses créateurs, faire fonction d'organe de diffusion mondiale de l'idée humanitaire, au service de la Société des Nations, et qui se borne, dans la réalité, à être une série de mauvais cours de vacances. Le phare n'est qu'un lumignon. Le Sinaï fulgurant n'est qu'une taupinière.

Le « *ridiculus mus* », c'est le Palais mondial. Il devait être, selon les hautes visées de ses fondateurs, ni plus ni moins que la concentration de toute l'intellectualité de l'humanité, et qu'est-il donc en fait ? Un capharnaüm hétéroclite, un bazar, un pêle-mêle de documents de graphiques, de cartes, de photographies dont la puéile insignifiance saute aux yeux de tous les visiteurs. Ce Palais est la risée des savants, n'en déplaise à celui qui a écrit que sa disparition plongerait le monde de la science dans le désespoir.

Je n'en veux pour preuve que l'accueil radicalement négatif réservé par la Société des Nations à toutes les démarches des intéressés tendant à se faire patronner par elle comme organe officiel et attribué. Des marques de sympathie platonique, de vagues et évasives promesses, de l'eau bénite de cour, il leur en fut dispensé suivant les rites protocolaires, mais des picailions, allez voir s'ils viennent ! mais un patronage :

Passer votre chemin, la fille, et m'en croyez.

Le Palais mondial fut tout simplement *prétérit* dans les délitérations de la Société des Nations.

Après cela, que M. Nolf ne se gêne pas, qu'il y laisse mettre du caoutchouc à la place, vulcanisé et non vulcanisé, la science ne se voilera pas la face et il n'y aura que les éternels cuistres pour lui jeter la pierre.

* * *

Mais ici une réserve s'impose et l'impartiale justice doit faire entendre sa voix. Il faut réclamer toute la bienveillance ministérielle pour l'*Institut international de Bibliographie*, installé au Palais mondial.

On a fait dans la presse, notamment dans le *Soir*, de piquantes plaisanteries sur le système *décimal*, et ce n'est pas l'envie qui me manque d'y ajouter un grain de sel. Mais soyons justes !

Devant l'entassement formidable des documents accumulés par la science de tous les pays, qui ne sent la nécessité d'opérer un classement pour faciliter les recherches ? Qui n'implore pas le fil d'Ariane dans ce labyrinthe ?

Entre les années 1840 à 1845, je ne puis préciser, un Américain, Dewey, imagina de diviser les sciences en dix groupes, de subdiviser chaque groupe en dix branches, et *ita porro*, sur la base d'une succession numérique allant de 0 à 9. En présence d'un amoncellement de 600.000 volumes, posez, par exemple, le chiffre 23.455, et le bibliothécaire ira mettre immédiatement la main sur le volume demandé qui correspond exactement à cette quintuple subdivision.

On peut gloser sur le système décimal, estimer qu'il n'est pas parfait, le taxer d'arbitraire, le juger conventionnel, élever contre cette

partition la grave critique, très fondée, qu'il y a des limites indéfinies entre diverses disciplines et que le passage de l'une à l'autre est constant. Sans doute, il n'en est pas moins vrai que le système a résisté à l'expérience, qu'il est adopté par de nombreux dépôts, notamment par la Bibliothèque nationale de la Suisse.

Or, il est équitable de reconnaître que MM. Lafontaine et Oslet ont ingénieusement développé le système décimal par les fractions et si intelligemment augmenté les combinaisons qu'ils sont parvenus à en constituer 35.000, si je suis bien informé. On me dit qu'ils ont emmagasiné douze millions de fiches. C'est un riche butin, il y avait de quoi les griser, ils se sont grisés. Ils ont cru toucher la perfection, ils en sont loin. Nos « *décimalistes* » ont eu le tort de négliger certains catalogues : de là des trous qui se révélèrent, par exemple, en 1912, à un bibliographe éminent, M. Godet, du Conseil fédéral suisse, dont les sondages découvrirent que le fichier « *mondial* » était muet sur les peuples alpins, leur histoire, leur littérature. Les douze millions de fiches ne totalisent pas le savoir humain, les imprimés le dépassent. Nos *décimalistes* ont vu trop grand, ils n'ont pas rempli leur cadre.

Naturellement, ils n'ont pas renoncé à leur ambitieuse idéologie, ils ont érigé le système décimal en synthèse philosophique et prétendu l'appliquer en grand, jusqu'à la décimation de l'humanité ! Pardonnez à la tournure schématique de leur esprit, ils sont fichistes comme d'autres sont « *je m'en fichistes* ». C'est un travers congénital.

La question passionnante de la documentation internationale devait naturellement se poser devant la C. I. C. I. Elle est complexe. Il y a la bibliographie *périodique*, où prévaut le système des « *abstracts* », exposés sommaires des travaux scientifiques, recherches et découvertes, à dater de telle époque, de telle année. Il y a la bibliographie *retrospective*, pour beaucoup d'ouvriers de la science, plus importante encore, puisqu'elle renseigne sur tout ce qui a paru dans le passé. Comment dresser le répertoire international ? En établissant le catalogue universel des catalogues. Très bien, mais qui ne voit le parti à tirer de l'œuvre grandiose accomplie par MM. Lafontaine et Oslet qui ont entrepris déjà ce formidable emmagasinement par l'accumulation de douze millions de fiches. Il reste à les reclasser et à les perfectionner. Le Palais mondial est un cadavre aux dents dorées, il s'agit de les lui extraire. Aussi bien, d'après nos divers renseignements, la Commission internationale de la Coopération intellectuelle est disposée à négocier avec l'Institution bruxelloise pour l'utilisation de sa bibliographie alphabétique titres.

Voilà réduite à ses justes dimensions l'affaire dont la presse s'est émue et dissipé du même coup le scandale d'un transfert qui n'aurait rien d'exorbitant.

En somme, les « *humanitaires* » deviendraient ainsi les collaborateurs utiles de la reconstruction intellectuelle à laquelle s'applique avec tant de sagesse la C. I. C. I. jusqu'à présent. Collaboration modeste, pacifique, mais vraiment féconde. Elle évoque un souvenir classique.

C'était au temps de Cléopâtre, Alexandrie et l'Orient se coalisaient contre Rome. Dionysios entraînait en lutte contre la trinité d'Apollon, de Minerve et de Vesta. Or, Plutarque raconte qu'après la victoire d'Actium, Octave, à la tête de l'armée romaine, allait prendre possession d'Alexandrie vaincue. Il faisait nuit, la dernière nuit de liberté pour la capitale de Cléopâtre. Soudain, on entendit une musique, un fracas de cymbales et de sistres. C'était Dionysios, Dionysios lui-même, suivi de son cortège de bacchantes et de faunes, d'autres monstres et demi-dieux, qui abandonnait son temple et sa ville pour rendre les armes aux Romains et, volontairement soumis, entrer dans l'unité romaine.

À la même époque, Virgile écrivait ces vers mystérieux de sa quatrième églogue :

Ultima Cumaei venit jam carminis aetas

Déjà il advient, le dernier âge prédit par les oracles s'hyllins.

Voici que s'inaugure une ère de siècles nouveaux.

Bientôt va revenir la vierge Astrée, bientôt reviendra le règne de Saturne. Des hauteurs du ciel descend une nouvelle race. Chaste Lucine, digne protéger l'enfant par qui finira bientôt l'âge de fer, par qui dans l'univers entier renaîtra l'âge d'or. »

J. SCHYRGENS

Un Danger pour notre Colonie

Dans la remarquable conférence qu'il a donnée le dernièrement à l'« Union Coloniale », le savant docteur Van Saceghem, directeur de laboratoire en Afrique, a exposé les magnifiques résultats de la lutte victorieuse des Belges pour sauver le bétail de la peste bovine dans le Ruanda-Urundi. Mais hélas ! il nous a révélé que ce joyau de notre colonie est menacé d'une autre peste contre laquelle les sérums sont impuissants. Cette peste, c'est l'invasion hindoue, contre laquelle il faut jeter le cri d'alarme : *caveant consules !*

Lors de mon voyage aux sources du Nil, je fus frappé de ce fait que les natifs de l'Inde sont accourus en masse sur les bords du lac Victoria, et c'est de là sans doute qu'ils ont gagné les terres paradisiaques de l'Urundi-Ruanda. Partout où ils s'établissent, ce sont eux qui accaparent le commerce. On les trouve au cœur de l'Afrique. Ce sont eux qui ont construit le chemin de fer de l'Ouganda, par lequel ils se sont rués vers le lac Victoria, et depuis lors ils considèrent l'Afrique comme leur appartenant. Ils y ont des villages qui ont l'aspect des bazars de l'Inde. A Kisumu, à Nairobi, à Kampala, j'ai vu de ces villages, avec des rues bordées d'une multitude d'échoppes. Ils vivent dans d'horribles taudis en tôle ondulée, ce qui est, à leurs yeux, le dernier mot de la civilisation. Les noirs y viennent faire leurs emplettes et y laissent des roupies qui prendront le chemin de l'Inde. Ce n'est plus l'Afrique, c'est un faubourg de Bombay ou de Goa. On y trouve d'ailleurs les articles de Londres et de Paris aussi bien que les produits de l'Asie. Ils apportent avec eux la peste et toutes les maladies asiatiques. Les noirs, qui ne peuvent soutenir la concurrence, se voient évincés par ces envahissants Hindous, qui débarquent chaque année par milliers avec leurs femmes. Et comme il est rare qu'ils retournent dans l'Inde, ils peuplent peu à peu l'Afrique, ils y font souche, et lentement mais sûrement ils supplantent la race noire qui ne peut lutter avec eux.

Si l'on n'y prend garde, notre colonie deviendra bientôt une province de l'Inde, comme il est arrivé à l'île Maurice, envahie par trois cent mille Hindous, qui ont supplanté d'abord les noirs, et qui sont en train de supplanter les créoles. Le même phénomène se passe au Natal et sur tous les points de l'Afrique orientales.

L'Hindou se trouve admirablement du climat de l'Afrique, et le jour n'est peut-être pas éloigné où tous les peuples de l'Inde, aussi entreprenants qu'envahissants, occuperont toute la zone tropicale et refouleront vers les hauts plateaux de l'intérieur les noirs auxquels ils sont infiniment supérieurs dans l'échelle des races humaines.

Le continent noir serait-il destiné à recevoir le trop-plein de l'Inde, dont le territoire ne suffit plus à nourrir deux cents millions d'Hindous ?

C'est dans le Natal que débuta l'immigration asiatique, où elle a pris de telles proportions que, lorsque je visitai cette colonie, les Hindous y étaient aussi nombreux que les Européens. Dans les plantations, aussi bien à l'usine qu'aux champs, tous les ouvriers sont des coulies. On les emploie de préférence aux noirs, parce qu'ils donnent un meilleur rendement de travail. Les coulies — le mot signifie « travailleur » en langage hindoustani — sont recrutés à Madras, à Calcutta, à Bombay. Ils s'engagent par contrats pour une période de dix ans, au bout de laquelle ils sont libres de retourner dans leur pays. Il est rare que le coulie use de cette faculté à l'expiration de son engagement. Il préfère généralement s'établir comme fermier ou cultivateur, et la plupart s'adonnent à la culture maraîchère dans laquelle ils sont passés maîtres. J'ai vu, dans les environs de Durban, des villages hindous avec leur mosquée ou leur pagode, et, autour de l'agglomération, des potagers identiques à ceux qu'on peut voir dans la banlieue de nos villes. A côté des coulies engagés par contrat, il y a donc des coulies libres. Je me suis laissé dire, et cela m'a fait rêver, que les coulies libres sont trois ou quatre fois plus nombreux que les enrôlés, et que leur nombre augmente sans cesse.

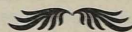
Puis, il y a encore une classe d'Hindous supérieurs aux coulies, qu'on désigne à tort sous le nom d'Arabes, et qui sont venus à leurs frais pour s'établir comme boutiquiers ou commerçants.

Garé aux Hindous dans notre colonie ! Qu'on réfléchisse à l'exemple de l'île Maurice qui, au temps de Bernardin de Saint-Pierre, quand elle était encore l'île de France, était une colonie de noirs, et qui, depuis la conquête anglaise, est devenue une colonie d'Hindous et un foyer de peste !

Rien ne serait plus dangereux pour notre Congo que l'infiltration

asiatique. Puissent les troublantes révélations de M. le Docteur Van Saceghem appeler sur ce point l'attention de nos coloniaux !

JULES LECLERCQ,
Membre de l'Académie Royale de Belgique.



ITALIE

UNE CIRCULAIRE MINISTÉRIELLE

Comme suite à notre article sur les idées de M. Gentile et sur les raisons inattendues qui l'ont porté à inscrire en bonne place l'enseignement de la religion dans son programme des écoles primaires, nous croyons intéressant de publier intégralement le texte de la circulaire qui organise pratiquement cet enseignement. On y retrouvera les erreurs doctrinales que nous avons signalées. Erreurs injurieuses pour la vérité catholique, erreurs dangereuses, mais alliées, logiquement ou absurdement, peu importe, à un respect délicat, dans les mesures arrêtées et dans les termes employés pour les promulguer, envers notre grande et sainte religion.

* * *

« L'enseignement de la religion à l'enfance est une garantie de sérieux de la pensée chez les générations futures. Celui seul qui a conscience d'un vouloir absolu donne un sens à la vie individuelle et respecte en lui-même et dans les autres l'idéal auquel adhère son esprit. Le caractère divin de la religion est une affirmation d'absolu et une révélation immédiate à l'enfant de ses devoirs d'homme. Le divin tel qu'il est conçu et réalisé par le christianisme est la parole divine qui pose l'homme en face de lui-même, la parole intérieure qui lui rappelle son devoir. Cette parole manifeste à l'homme son humanité la plus vraie, humanité qui n'est point faite de choses nombrables et utilisables et qui ne vit point dans le temps. Cette parole n'est pas à la merci du hasard ou des caprices du sentiment individuel, mais de toute éternité, elle guide et encourage le genre humain.

» C'est pourquoi la civilisation est synonyme de christianisme. Aucune foi ne conçoit aussi humainement le divin. Et sans le christianisme personne n'expérimenterait la foi comme, d'une part, *Amor Dei*, paternité et amour intime de l'infini pour le fini, de l'éternel pour l'individuel, de Dieu pour chacune de ses créatures, et, d'autre part, comme un sentiment de gratitude du fils pour son père qui l'inspire et qui le châtie, et qu'il adore, même dans ses sévérités.

» Quelque transformation que doive subir la foi de l'enfant au cours de ses études et dans toute sa vie, cette chaleur de la foi initiale, causée tout entière par l'exemple et la présence spirituelle du Fondateur et du Maître (qui est aussi le plus haut idéal de l'enfance, personifié dans Jésus enfant, Jésus appelant aux hommes à connaître le Père, Jésus Rédempteur appelant à lui les enfants, ses disciples préférés), cette chaleur de la foi initiale, dis-je, ne pourra plus se perdre, à condition, cependant, que l'enseignement élémentaire sache garder la candeur de l'enseignement maternel.

* * *

» Ce n'est donc pas un doctrinalisme avide ni un formalisme mécanique que requiert l'école enfantine, mais la poésie et pour ainsi dire le chant de la foi. Cependant le cours de religion, aux heures spécialement destinées à cet enseignement, doit fournir une information doctrinale (pour autant que celle-ci est possible à l'enfance) de la foi des ancêtres, qui est, pour l'Italie, la foi catholique.

» L'école officielle n'offensera pourtant pas les sentiments des non catholiques. Les familles qui voudraient assurer à leurs enfants en dehors de l'école l'instruction et l'éducation religieuses pourront obtenir exemption de l'enseignement spécial que donne l'État.

» Et cette disposition indique clairement que si l'esprit religieux doit imprégner tout l'enseignement et non seulement les leçons de religion, cependant, le maître se référera aux doctrines et aux faits religieux de façon à ne point déplaire aux fidèles de n'importe quelle religion. La brève prière, qui sera récitée par tous les élèves, les passages des livres classiques célébrant les héros et les martyrs de la foi et les apôtres du bien, les notes historiques occasionnelles concernant la civilisation en tant qu'elle est inspirée par la foi, tout cela doit

toujours être présenté de telle manière que tout esprit sérieux doive s'incliner et reconnaître la haute et universelle valeur éducative de ces leçons, quelle que soit la croyance particulière ou le point de vue spécial des non catholiques, qui ont le droit, comme tous les citoyens, de confier à l'école publique l'éducation de leurs enfants.

Il est presque inutile de remarquer, et, cependant, il faut le dire, que l'enseignement religieux, aussi bien l'enseignement spécial et direct que l'enseignement occasionnel, doit éviter absolument le ton polémique. La polémique n'est pas faite pour l'enfance ni pour l'école. Nous avons affaire ici à un monde auquel convient la foi ingénue, l'affirmation des valeurs positives et non les négations, le divin exemple des grands témoignages du christianisme ardent et convaincu et non les diatribes contre les autres religions.

* * *

Cela dit, nous arrivons à un autre problème non moins essentiel, la préparation du maître. Quand on parle, à propos d'enseignement de la religion, de capacité et d'aptitude, que personne ne pense à une préparation spéciale, ni à des titres ou à des diplômes nouveaux. L'aptitude doit être présumée chez un maître que l'on sait bon instituteur et qui, loyalement et sincèrement, déclare adhérer au programme du cours de religion et comprendre la nécessité d'installer dans les jeunes cœurs la foi qui l'anime lui-même dans son activité d'homme et d'éducateur. Le reste viendra de soi-même. On est occupé à préparer de bons manuels. Une commission procédant selon des règles sévères est chargée de parfaire, du point de vue littéraire et didactique, ceux qui, du point de vue doctrinal, ont déjà reçu l'approbation de l'autorité compétente. Des cours pratiques pour les maîtres actuellement en fonction s'organisent dans plusieurs villes à l'initiative, encouragée par les proviseurs, des écoles elles-mêmes et avec la collaboration de vénérables ecclésiastiques. Ces cours ne sont pas suivis d'examen et ils ne préparent à aucun titre. Ce sont vraiment de libres banquets spirituels où sont lues et commentées les pages mêmes qui ont été jugées propres à l'instruction religieuse des enfants. D'excellents livres pour une culture plus large des maîtres seront signalés et procurés aux bibliothèques des maîtres et aux bibliothèques populaires. Des revues didactiques à grand tirage consacrent des rubriques spéciales à l'enseignement de la religion. Des artistes de valeur travaillent à décorer les murs de l'école de beaux tableaux religieux. Des industriels experts préparent dans le même but des reproductions économiques de célèbres chefs-d'œuvre. Nous n'avons donc besoin de rien prescrire dans ce domaine. Le ministère se refuse à mécaniser et à réglementer la préparation des maîtres dans le but d'authentifier les aptitudes au moyen de titres et de cachets.

Le ministère part de la certitude que le maître qui répond présent à son directeur lorsque celui-ci demande quels membres de son personnel désirent enseigner la religion, est avant tout un honnête homme et qu'il dit la vérité. S'il offre ses services, c'est un signe qu'il est préparé et qu'il veut parfaire cette préparation, c'est un signe qu'il s'engage à faire des lectures utiles dans ce but, c'est un signe qu'il a médité et qu'il veut encore méditer sur le problème de l'enseignement religieux, qui est nouveau pour l'école, mais qui n'est pas nouveau pour lui, car il aura enseigné la religion à ses enfants, à ses petits frères et aussi à ses élèves, malgré le silence des anciens programmes, qui voulaient l'école neutre, c'est-à-dire nulle.

G. GENTILE

UN THÉORICIEU DU FASCISME

Corradini ent de publier dans la grande revue fasciste *Gerarchia* un article dont l'*Osservatore Romano* du 11 janvier reprend et commente l'essentiel.

Il est extrêmement important de montrer que les principes politiques du nouveau régime sont totalement distincts de ceux de l'ancien régime. Et c'est précisément leur diversité qui a fait la nouveauté du régime actuel. Ces libéraux qui se montrent pleins de sollicitude pour les fascistes et qui leur prodiguent les conseils dans l'espoir que le fascisme finira par s'accorder avec le libéralisme, sont des gens qui ne comprennent rien. Libéralisme et fascisme, de même que fascisme et socialisme ou encore fascisme et démocratie représentent des époques historiques distinctes. Sans doute le fascisme a emprunté certains de ses éléments au libéralisme, et à la démocratie et au socialisme, mais il les dépasse tous trois, et il les dépasse parce qu'il est le développement d'un principe que ni l'un ni l'autre ne possédaient.

Ce principe est le principe impérial. Principe fondamental du nouveau régime. Fascisme et impérialisme sont une seule et même chose. Les trois vieux camarades de l'ancien régime, le libéralisme, le socialisme et la démocratie avaient, concernant l'impérialisme, la même opinion et le même sentiment : ils en le comprenaient pas et ils haïssaient. Le mérite du principe impérial est d'en finir avec tout le contenu doctrinal et psychologique de l'ancien régime et d'instaurer la politique du tout souverain, l'Etat, et la politique de la lutte internationale. L'Etat agent de la nation dans la lutte internationale, cette conception nous fait passer de l'époque de la lutte de classe à l'époque de la lutte de la nation dans le monde.

L'homme né au centre de la Méditerranée, en Italie, a devant lui le panorama mondial de la lutte des nations. Il est le fils des races généreuses qui exercent la lutte des nations depuis cinq mille ans, aussi loin que porte la mémoire humaine. Il a vu les navigations des Phéniciens, les colonisations des Grecs, les invasions des barbares, les marches du légionnaire romain. Il a vu, après l'empire romain et la paix romaine, reprendre la lutte innombrable des nations, il l'a vue continuer jusqu'à nos jours, il la voit se préparer pour l'avenir. Il a vu et il voit le mouvement continu et le changement incessant sur les trois, puis sur les cinq continents du monde connu. Et il ne peut concevoir l'histoire en dehors de ce mouvement et de ce changement. L'histoire en révèle la nécessité, c'est-à-dire la loi.

Il faut distinguer la lutte de classe de la lutte des classes. La première, voulue par les socialistes dans le but d'abolir la bourgeoisie, l'état bourgeois, la nation bourgeoise, et d'instaurer à la place une société universelle et égalitaire du genre humain, n'a aucune consistance. Seule la lutte des classes est une réalité et elle est une condition de la vie nationale. Mais cette lutte des classes est subordonnée à une réalité plus haute, la réalité suprême et la suprême condition du monde : la lutte des nations. Loin que la lutte des classes soit en opposition avec la lutte des nations, loin que la première doive supprimer la seconde, comme vont le répétant les socialistes, l'une et l'autre se complètent et s'achèvent, elles naissent d'un même principe, elles tendent au même but. Le principe impérial dans l'organisation intérieure des nations produit la lutte des classes ; dans leur action extérieure, il produit la lutte des nations.

La lutte des classes renouvelle les organes et les forces de la production nationale. La lutte des nations renouvelle les organes et les forces de la production mondiale.

Sur ce renouvellement perpétuel des forces de la production, repose l'éthique du principe impérial, principe unique de la lutte des classes et de la lutte des nations. De même que la bourgeoisie, les classes supérieures, les classes dirigeantes sont les maîtres de la production nationale, de même les nations impériales, classes dirigeantes du monde, peut-on dire, sont les maîtres et les principaux facteurs de la production mondiale. Celle-ci, dans l'unité de ses innombrables éléments matériels et spirituels, s'appelle la civilisation du genre humain. La production matérielle n'est pas la principale, la production spirituelle lui est supérieure. L'histoire du genre humain a pour terme de produire la Vie de l'Esprit. En cela consiste la civilisation. L'Empire Romain a produit la Vie de l'Esprit, qui dure encore et qui impregne le monde.

L'empire est la récompense des Etats vainqueurs dans la lutte des nations.

En Italie, le fascisme est la politique militante du principe impérial. Fascisme ou plutôt parti national fasciste et impérialisme sont une seule et même chose. Du fascisme est sorti le premier gouvernement conscient de la fin d'une nation : lutter dans le monde pour l'empire.

* * *

L'*Osservatore Romano* fait remarquer d'abord qu'il est permis de douter que cette doctrine de Corradini soit la doctrine du fascisme. Car, dit-il, on ne comprendrait guère comment peuvent s'accorder avec une pareille doctrine l'estime et la sympathie que professe le fascisme pour le catholicisme. Il faut en tout cas reconnaître que le catholicisme, lui, ne professe aucune estime ni aucune sympathie pour la doctrine impérialiste que nous venons de résumer à grands traits.

Le catholicisme met à la base de la civilisation, non pas la lutte des peuples pour la domination, mais la solidarité, la fraternité, l'amour. Ce qui n'exclut d'ailleurs pas ni ne diminue en aucune façon le devoir patriotique dont notre religion fait une vertu surnaturelle. La doctrine catholique se tient à égale distance de l'impérialisme et de l'internationalisme.

Aux doctrines d'« égoïsme sacré » et de « sainte haine », l'Église oppose l'ordre du Christ de pardonner à ses ennemis et de leur faire du bien. Elle note expressément que l'« Évangile n'a pas une loi de charité pour les individus et une autre pour les nations » (Encyclique *Pacem Dei* du 23 mars 1920), elle invite les « représentants des États à se préoccuper du bien commun, qui se tournera en définitive au plus grand et plus durable avantage de chacune des nations. » (Lettre de Pie XI au Cardinal Secrétaire d'État, 20 avril 1923).

LOUIS PICARD.

SANS RESPECT HUMAIN.

De cela encore il faut féliciter le gouvernement fasciste. Sans être catholique, il n'a aucunement le respect humain libéral auquel tant de catholiques n'ont pas échappé. Ainsi, dans le décret publié le 15 janvier, par la *Gazetta ufficiale*, les fêtes religieuses enfin reconnues par l'État — il y a des années que les catholiques luttaient en vain pour obtenir cette reconnaissance officielle — sont appelées tout simplement par leur nom. On voit d'ici le soin qu'aurait mis au contraire un gouvernement libéral à les désigner d'une appellation laïque. Il eût par exemple trouvé infiniment plus facile de parler du 8 décembre que de l'Immaculée Conception.

Voici le texte de ce décret fasciste. Toutes les fêtes religieuses qui s'y trouvent mentionnées sont des fêtes d'obligation pour les diocèses d'Italie. L'État, ignorant jusqu'ici plusieurs d'entre elles, en rendait l'observation presque impossible aux collégiens, aux employés et à beaucoup d'ouvriers.

* * *

« ARTICLE 1. — La liste des jours fériés, des fêtes nationales et des fêtes civiles est fixée comme suit :

» a) Jours fériés : tous les dimanches, le premier jour de l'an, le jour de l'Épiphanie, le 21 avril (jour anniversaire de la fondation de Rome), le jour de l'Ascension, le jour du Corpus Domini (fête du Saint-Sacrement), le jour des saints Pierre et Paul, le jour de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, le 22 septembre (celui-ci, on le sait, n'est pas une fête religieuse, au contraire), le jour de la Toussaint, le jour du 4 novembre (armistice austro-italien), le jour de l'Immaculée Conception et le jour de Noël ;

» b) Fêtes nationales : le premier dimanche de juin (célébration de l'unité italienne et de la promulgation de la constitution), le 4 novembre ;

» c) Solennités civiles : 21 avril (fondation de Rome), 24 mai (anniversaire de la déclaration de guerre), 20 septembre (anniversaire de l'entrée de l'armée piémontaise à Rome), 11 novembre (anniversaire de la naissance du Roi).

ART. 2. — Les communes sont obligées de célébrer les fêtes nationales et les solennités civiles selon les dispositions en vigueur et d'inscrire à leur budget les dépenses nécessaires à cet effet.

» ART. 3. — Est abrogée toute disposition contraire au présent décret, qui sera soumis au Parlement pour être converti en loi ».

* * *

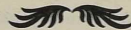
On ne peut s'empêcher de jubiler en voyant les catholiques timides et libéraux recevoir une pareille leçon des fascistes non catholiques.

LOUIS PICARD.

La nocivité du libéralisme apparaît avec un relief saisissant sous la lumière crue du fascisme. Sans doute, les erreurs doctrinales et théoriques de Gentile sont aussi anticatholiques ou même, si vous le voulez, plus anticatholiques que les erreurs doctrinales et théoriques du libéralisme. Mais en pratique, en politique, les conséquences de l'hégélianisme de Gentile sont d'insignes bienfaits pour l'Église comparés aux méfaits du libéralisme. Avec Gentile, et en descendant sur son terrain, les catholiques peuvent discuter et ils ont des chances d'obtenir encore des améliorations à la réforme scolaire. Vous affirmez, lui diront-ils très logiquement, que civilisation et christianisme ne font qu'un et que rien ne pourrait remplacer le christianisme pour donner aux hommes le sentiment efficace du devoir ; vous reconnaissez d'autre part que le véritable christianisme, du moins en Italie, c'est le catholicisme, et vous entendez certainement prendre le catholicisme tel qu'il est, avec sa hiérarchie et sa discipline ; dès lors, ne vous semble-t-il pas que l'autorité de cette hiérarchie pourrait être plus

formellement reconnue en ce qui concerne dans votre loi l'approbation des maîtres et des manuels du cours de religion ? Ne pensez-vous pas que la demi-neutralité que vous préconisez pour l'enseignement occasionnel de la religion lorsque la classe contient des dispensés du cours spécial n'est pas non plus très conforme à la vraie nature du catholicisme, doctrinalement intransigeant ? Oui, les catholiques peuvent discuter avec Gentile en partant des doctrines et des affirmations de Gentile lui-même. Tandis qu'admettre l'hypothèse libérale, accepter de discuter avec le libéralisme en partant des principes libéraux, c'est par définition, s'interdire toute revendication en faveur du catholicisme. Vous pourrez parler de liberté, de science, de civilisation, de progrès, le libéralisme connaît ces abstractions, mais la grande réalité catholique est pour lui affaire purement privée, c'est-à-dire, dans l'ordre politique, absolument inexistant.

LOUIS PICARD.



ÉTATS-UNIS

Nous donnons à titre documentaire ce résumé d'un article de M. Saroléa, paru dans le *CONTEMPORARY REVIEW* de janvier, sous le titre : « What is Europe thinking of America ».

Quatre tendances principales se font jour dans les courants de l'opinion publique européenne sur les relations des États-Unis et de l'Europe. Il y a d'abord celle du pacifiste qui approuve l'attitude présente américaine à l'égard du problème européen. Cette tendance est surtout représentée par le Labour Party et les Églises non-conformistes en Angleterre et par les groupements analogues dans d'autres États, qui, « dans la plupart des Parlements d'Europe, attaquent le traité de Versailles et la Société des Nations avec plus de vigueur encore que ceux-ci ne sont attaqués au Congrès américain ». Ces groupements estiment que, l'Amérique qui, en 1918 « sauva la situation à la onzième heure » a été très maltraitée par les gouvernements qui, après avoir accepté les quatorze points de Wilson, les mirent de côté à Versailles et firent en sorte que « le traité de Versailles trompa l'Allemagne comme l'Amérique ». Actuellement « la tragédie politique des cinq dernières années a abouti aux horreurs de la Ruhr ». Les appels que les gouvernements européens adressent à l'Amérique, implorant l'aide de ses finances, sont donc « de l'impudence ». Les États-Unis ne sauraient en toute conscience aider ces gouvernements. Ils ne sauraient non plus se joindre à la Société des Nations telle qu'elle est présentement constituée. Ce serait rompre avec une tradition chérie et séculaire. Ainsi résonne le pacifiste. « Il approuve la politique américaine simplement parce que, pour des raisons d'ordre moral il désapprouve la politique européenne ».

Une autre fraction de l'opinion publique européenne, si elle n'approuve pas la politique américaine, s'en accommode, bien que pour des raisons toutes différentes. C'est l'attitude « du cynique et du pessimiste, des loyaux disciples de Machiavel ». « Le Machiavel moderne est d'avis que les nations ne sont guidées — et avec raison — que par leurs intérêts égoïstes ». Une nation ne saurait jouer le rôle d'un Don Quichotte. Si, après trois ans d'attente et après avoir gagné des milliards, à vendre des munitions aux belligérants, l'Amérique est entrée en guerre, c'est parce qu'une Allemagne victorieuse eût fait perdre à l'Amérique les sommes énormes qu'elle avait avancées aux Alliés. Elle se tient maintenant de côté comme elle l'a fait pendant les premières années de la guerre. Qui l'en blâmera ? L'Amérique ne fait qu'imiter les nations européennes. Il n'y a pas dans les temps modernes d'exemple d'une nation venant à l'aide d'une autre contrairement à ses propres intérêts. Si lors de la guerre de l'Indépendance la France est intervenue aux côtés de l'Amérique, elle l'a fait par haine de l'Angleterre.

Ainsi parlent les « cyniques utilitaristes » qui représentent la seconde tendance.

Une troisième fraction de l'opinion publique européenne, et de beaucoup la plus grande, attaque toutefois la politique américaine avec indignation. C'est le gros public — *the man in the street* — celui-là même qui, il y a cinq ans, saluait en Wilson le providentiel sauveur. Selon lui, les États-Unis abandonnent leurs partenaires européens à l'heure où ceux-ci ont le plus besoin d'eux : c'est comme un médecin

qui abandonnerait son patient au beau milieu d'une opération chirurgicale. L'Amérique joue le rôle d'un Shylock ; une avidité ignoble est son mobile. « L'alchimiste financier américain d'aujourd'hui a réussi à extraire de l'or du sang des peuples européens ». « En même temps, l'Amérique insiste pour le paiement des dettes qu'on lui doit. A son rôle de Shylock, elle joint du reste celui d'un pharisien dénonçant onctueusement les vices et la folie de la vieille Europe.

Et que dire du principe d'« auto-détermination » des peuples naguère proclamé par Wilson, principe « chargé de dynamite » ? N'est-ce pas en vertu de ce principe que l'ancienne Autriche-Hongrie a été coupée en morceaux et divisée en une demi-douzaine d'États ? N'est-ce pas en vertu du même principe qu'a été rétablie la Pologne, qu'aujourd'hui nos amis américains eux-mêmes qualifient de grave élément de désordre dans la *Common wealth* d'Europe ?

La seconde cause du chaos européen est la crise des changes. Ici encore l'Amérique qui a aspiré l'or du monde entier, est grandement responsable. Elle est en partie cause de la cherté de la vie. Elle a de fait conquis un monopole économique et elle en use à l'étranger avec aussi peu de ménagements que ses trusts usent de leurs monopoles en Amérique. Mais le châtiement ne se fera pas trop attendre. L'Europe souffre aujourd'hui ; demain ce sera le tour des États-Unis, qui ont détruit leurs meilleurs marchés et ont libéré « les forces de désordre, lesquelles pourraient bien les détruire aussi quand elles auront achevé la destruction de l'Europe ».

Il est curieux de noter, ajoutent ceux qui parlent ainsi, qu'après que la presse américaine ne cesse d'attaquer la diplomatie secrète pratiquée à Versailles, aucune attitude n'a été plus réservée et mystérieuse que celle de Wilson même, ainsi que son ex-secrétaire d'État, Lansing l'a surabondamment prouvé.

Ainsi pense le troisième groupe. Une quatrième tendance peut être qualifiée d'« opinion de la classe dirigeante politique » d'Europe. Elle n'est pas nombreuse, mais son importance est considérable. Elle s'efforce « honnêtement » de se rendre compte de la situation. Ceux qui la représentent distinguent quatre facteurs principaux qui, aux États-Unis même influent sur la politique présente du gouvernement de Washington : a) l'ignorance qui prédomine en ce qui concerne l'Europe dans la grande masse du peuple américain ; b) la « vénérable tradition de non-intervention » ; c) la composition hétérogène de la population ; enfin — et surtout — d) le fait que la guerre a ébranlé les États-Unis jusqu'aux fondements. Elle a radicalement changé les conditions de la vie politique américaine. La guerre a amené « une espèce de révolution formidable, politique et sociale », dont l'Amérique ne se remettra peut-être pas durant de longues années. En 1920 et en 1921, par exemple, y étaient à l'ordre du jour : cherté de la vie, chômage, désordre dans les transports, grèves, violations de la loi de toutes sortes. Il n'est que juste de donner au *common wealth* américain le temps de revenir à des conditions normales. Ce moment venu, le peuple des États-Unis qui, quoi qu'on en dise, « s'inspire d'idéals généreux et obéit généralement à un instinct pratique sain », interviendra encore une fois énergiquement dans les affaires de la vieille Europe.



ANGLETERRE

Les entretiens de Malines

« Une autorité particulièrement compétente » a publié dans la « Documentation catholique » du 19 janvier de très intéressantes considérations sur les conversations de Malines. Nous nous empressons de les reproduire :

La lettre de Noel de l'archevêque de Cantorbéry a pour dessein de dire quel accueil a été fait à l'« Appel » adressé par la Conférence de Lambeth de 1920, c'est-à-dire par tout l'épiscopat anglican assemblé pour lors à Londres, et quelles réponses cet « Appel » a reçues des diverses dénominations ou Églises auxquelles il fut adressé.

LES ÉGLISES LIBRES.

Il ne paraît pas que les *Free Churches*, c'est-à-dire les communautés protestantes d'Angleterre séparées de l'Église anglicane, en recevant l'« Appel » avec courtoisie et sympathie, aient consenti autre chose que des pourparlers, qui ne changent rien à la position réciproque des parties. En dehors de l'Angleterre, à savoir au Canada, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, etc., tous pays où l'Église anglicane est

représentée, l'archevêque de Cantorbéry signale « un esprit nouveau », une disposition à s'entendre et à coopérer. Évidemment, les vieilles différenciations subsistent entre anglicans et presbytériens, méthodistes, congrégationalistes, mais elles n'ont pas la force d'inhibition qu'elles gardent encore dans l'Angleterre propre.

LES ÉGLISES ÉPISCOPALES D'AMÉRIQUE, DE SUÈDE, DE CONSTANTINOPLE.

Aux États-Unis, l'archevêque signale et loue l'activité déployée par l'Église protestante épiscopale en vue de la *World Conference on Faith and Order* qui doit se tenir l'an prochain. Il ne paraît pas y attacher une grande importance. La base pour l'œuvre de la réunion des Églises, à ses yeux, est avant tout l'Appel de la Conférence de Lambeth de 1920 ; et, dans la pensée de l'archevêque de Cantorbéry, il est clair que l'Église anglicane est prédestinée à être l'agent de liaison.

Il se félicite des bons rapports qui se sont établis entre l'Église d'Angleterre et l'Église de Suède. On a affaire en Suède à une Église luthérienne épiscopale : son primat, l'archevêque d'Upsal, le Dr Söderblom, a cordialement accueilli les avances anglicanes, et, dès septembre 1920, il invitait l'évêque de Durham et l'évêque de Peterborough à participer au sacre de deux évêques suédois. On sait que le Dr Söderblom appartient au luthéranisme le plus libéral ; quant à son invité l'évêque de Durham, c'est le Dr Henson, le personnage le plus en vue du modernisme anglican.

L'archevêque de Cantorbéry se loue des rapports plus étroits qui ont voulu se nouer entre Cantorbéry et Constantinople sous le patriarcat de Meletios IV. Le patriarche répondit à toutes les avances anglicanes, il reconut avec emphase la validité des ordinations anglicanes, il envoya une délégation à Lambeth, il aurait aussi poussé au mariage des évêques orthodoxes, il était acquis à la politique anglaise et vendu au roi Constantin, après avoir dû sa première fortune ecclésiastique à M. Venizelos !

Les Grecs et les Turcs ont été d'accord pour chasser du Phanar ce triste personnage, et nous ne voyons plus bien ce qui reste de prestige ou d'autorité présentement au patriarcat, sous la férule d'Efthymios. La politique anglaise n'a pas porté bonheur à l'orthodoxie.

Cantorbéry n'a donc pas grand secours à attendre d'Upsal ou de Constantinople. On s'étonne que le primat d'Angleterre ne dise mot des Russes.

* * *

On peut créer entre Églises et dénominations jusqu'ici séparées des relations de solidarité sociale, morale, spirituelle. Ce serait, certes, un progrès, mais ce ne serait pas la réunion. Au fond, les Églises à constitution hiérarchique, dogmatique, sacramentaire, sont hétérogènes aux confessions issues du protestantisme et qui ont glissé dans la libre pensée allemande ou l'agnosticisme méthodiste. Et ainsi, comme l'indiquait Mgr Batifol dans la *Revue de Genève* de décembre dernier, il n'y a de réunion, tout au moins de coalition, possible qu'entre les Églises du type anglo-gréco-slave. On le sent très bien en Angleterre, et dans le sens de cette coalition travaille le groupe que représente la revue *The Christian East*.

L'ANGLO-CATHOLICISME.

Mais, au sein même de l'anglicanisme, est à l'œuvre l'anglo-catholicisme ; c'est à savoir la tendance qui, réalisant le contenu de l'idée hiérarchique, dogmatique, sacramentaire, s'effraye de le voir compromis, dénaturé, par ce qui subsiste dans l'air anglican de l'héritage de la Réforme ou ce qui s'y introduit de modernisme. L'anglo-catholicisme supporte avec impatience la politique d'équilibre de la plupart de ses évêques. Il exerce une influence sensible sur l'opinion la plus ecclésiastique, la plus croyante. Il sent très bien que, entre les *Free Churches* et lui, l'entente sera toujours illusoire. Il incline vers l'autorité de la tradition, et il n'a pas de peine à découvrir que le catholicisme romain est la grande Église de la tradition.

L'archevêque de Cantorbéry, dans sa lettre de Noel, donne à penser que l'accroissement de l'anglo-catholicisme est un fait avec lequel il faut compter, et l'on comprend qu'il se soit expliqué sur des tractations qui avaient été d'abord l'initiative personnelle du grand vieillard qu'est Lord Halifax. C'est un fait, remarque-le bien, qui n'a aucune connexion avec l'« Appel » de la Conférence de Lambeth, en ce sens que le catholicisme romain n'a pas reçu cet « Appel » et n'avait donc pas à y répondre. Il reste cependant que l'anglicanisme, en vertu de la logique même de son « Appel » se devait de prendre envers Rome une attitude nouvelle, une attitude de sympathie et de bon vouloir. La

lettre de l'archevêque de Cantorbéry est l'attestation de cette attitude : rien que cela, n'hésitons pas à le dire, ferait de sa lettre un acte historique de première importance.

LES ENTRETIENS DE MALINES.

Le Cardinal Mercier n'avait eu aucune relation, ni directe ni indirecte, avec Lord Halifax, lorsque celui-ci se présenta pour la première fois à Malines. Dès la première rencontre, le cardinal fut captivé par sa bonté, sa dignité, sa charité, et il n'hésita pas à lui faire le plus cordial accueil lorsque Lord Halifax lui parla de conversations éventuelles, tout intimes, à échanger avec lui et quelques-uns de ses amis, en vue de dissiper, si possible, certaines préventions ou certaines équivoques qui font si souvent obstacle au rapprochement d'âmes chrétiennes sincères. Le nom de l'archevêque de Cantorbéry ne fut pas prononcé. Il ne s'agissait que d'entretiens privés, entre personnes désireuses de se mieux comprendre. Il ne serait donc pas exact de dire que le cardinal ait invité Lord Halifax et ses amis anglais à un débat contradictoire, il accueillit la proposition que Lord Halifax lui fit de venir causer à Malines.

L'archevêque de Cantorbéry, informé par Lord Halifax de ces cordiales et loyales dispositions du cardinal, fut heureux de les connaître, mais n'assuma point la responsabilité des conversations qui allaient se tenir, ni du choix des trois anglicans qui allaient y prendre part, D^r Robinson, D^r Frère, Lord Halifax. Après la première entrevue, qui eut lieu en novembre 1922, le cardinal crut devoir en écrire à l'archevêque de Cantorbéry.

Il est sûr que, en cette première entrevue, on avait unanimement compris que la primauté du Pape était la question capitale, et il avait été décidé qu'on y reviendrait dans la seconde réunion. A la demande des trois anglicans cependant — et cette demande exprimait peut-être une suggestion de l'archevêque de Cantorbéry, — la seconde réunion, (mars 1923) fut consacrée à des questions d'un caractère disciplinaire. Entre temps, l'archevêque de Cantorbéry faisait savoir qu'il était disposé à avoir officiellement connaissance des entretiens de Malines, pourvu que le Vatican eût pareille connaissance : il assure qu'on lui donna satisfaction. Pouvait-on penser, en effet, que le Cardinal Mercier eût encouragé et présidé ces entretiens, sans en avoir référé au Saint-Père et sans avoir été autorisé par lui (1) ? Dans ces conditions, la seconde réunion se tint, et il y fut décidé qu'on en aurait une troisième (novembre 1923), à laquelle l'archevêque de Cantorbéry délégua deux nouveaux interlocuteurs, Bishop Gore et le D^r Kidd, tous deux considérés comme exceptionnellement compétents sur la question romaine. De son côté, le cardinal fit appel à deux Français qu'il estimait bien équipés pour donner la réplique à Bishop Gore et au D^r Kidd.

Trois *memoranda* furent rédigés par les anglicans et adressés à Malines avant la conférence de novembre ; une réponse à chacun des trois *memoranda* fut rédigée par Mgr Batiffol pour les deux premiers, et par M. Hemmer pour le troisième. La conférence eut pour programme la discussion de ces rapports et la mise au point des conclusions communes et des « différences » subsistantes. On voit que la conférence n'avait rien d'une négociation et n'était qu'un entretien sur le sujet de l'autorité papale ; encore n'avait-il pas l'ambition d'investir le sujet de toute part. Par ailleurs, les cinq anglicans qui étaient autour du tapis vert de l'archevêché de Malines ne représentaient pas l'Église d'Angleterre en tant que telle, ils en étaient une élite, et cette élite elle-même n'était pas homogène : il est trop évident que Bishop Gore et Lord Halifax représentent chacun une tendance, celui-ci porté vers l'unité, celui-là plus nationaliste, et ainsi les autres. L'archevêque de Cantorbéry a grand raison cependant d'estimer indubitable que du bien peut résulter du simple fait que des hommes qualifiés pour une telle tâche puissent, dans une atmosphère de bonne volonté réciproque, avoir un entretien paisible et sans contrainte avec un groupe de théologiens catholiques d'une culture égale.

L'archevêque de Cantorbéry ne dissimule pas que ces conversations sont une nouveauté hardie pour l'Église anglicane. Il nous révèle qu'il n'a rien fait sans en informer tous ses collègues de l'épiscopat, et spécialement l'archevêque d'York. « Les difficultés sont immenses », écrit-il, et évidemment ces difficultés ne sont point exclusivement du côté de Rome. « Pour ce qui a été fait, je m'engage à en accepter personnellement la responsabilité entière ». Cette attitude loyale et déterminée lui fait beaucoup d'honneur.

(1) Cette considération suffit à infirmer l'assertion du correspondant romain du *Times*, qui a ému à tort quelques anglicans.

LA LETTRE DU PRIMAT ET LES RÉACTIONS DE L'OPINION ANGLICANE.

Reste à voir comment l'opinion anglicane réagira en présence de l'acte de l'archevêque de Cantorbéry.

L'évêque de Durham, D^r Henson, a été le premier à prendre la parole (dans le *Sunday Times*) et à sonner le ralliement autour du principe de la Réforme. On a, dit-il, tait représenter l'anglicanisme à Malines par des hommes qui sont connus pour leur mépris de la Réforme ! L'irritation du D^r Henson n'est pas un mauvais signe, il est même excellent que le ralliement au protestantisme soit préconisé par un évêque désérédié par son incrédulité. Le D^r Henson ne peut, par son intervention, que contribuer à rendre plus sympathique et plus opportune l'attitude de l'archevêque de Cantorbéry, en un temps où tout le monde convient de la faillite religieuse de la Réforme.

Nous ne serions pas surpris qu'en définitive le message de Noël de l'archevêque fût le point de départ d'un rapprochement de l'opinion vers Rome.

Dans le *Wesleyan Methodist* même, on pouvait lire l'autre jour : « Comment serait-il possible à des hommes qui représentent une Église de chrétiens d'ignorer l'existence de ce qui, après tout, est le plus grand corps de chrétiens ? » Le méthodiste que nous citons d'après le *Guardian* (4 janvier) qui le félicite de sa sagesse, ajoute que ce serait prendre une position impossible que de dire que les chrétiens de l'Europe méridionale sont si peu chrétiens que l'on n'a pas à en tenir compte ; croire à une réunion organique avec Rome pour la génération présente, serait vain, et l'essayer ne provoquerait que de nouveaux schismes ; mais il faut s'orienter vers la Réunion.

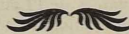
C'est un méthodiste qui parle ainsi. Le jour où des milliers tiendront ce langage, et ce sera demain, quelque chose sera changé dans les cœurs anglais, et des horizons nouveaux seront ouverts, où les hideuses injures d'antan feront l'effet de cauchemars de malade ! C'est fini d'elles. Le soir de la dernière conférence de Malines, le D^r Robinson, grand aumônier du roi d'Angleterre, disait à un de ses interlocuteurs catholiques : « Nous avons deux jours durant parlé de la Papauté avec objectivité, avec respect, avec sympathie : voilà quatre cents ans que cela ne s'était vu. »

Du même coup, ce changement de langage et d'attitude en Angleterre peut produire un changement pareil dans l'orthodoxie grecque. L'animosité contre Rome des Russes et des Grecs est exaspérée ; elle était jusqu'ici encouragée, il faut bien le dire, par l'anglicanisme. La coalition anglo-grecque-slave avait sa pointe dirigée contre Rome : voici que cette pointe est émoussée.

Telles sont les observations bien sommaires que nous suggère la lettre de Cantorbéry. Souhaitons que parmi nous, catholiques, elle soit comprise en droiture. Des polémiques à insinuations blessantes comme celles qui ont essayé de s'esquisser çà et là, seraient odieuses autant que maladroites. N'oublions pas que, si les anglicans ont passé la mer pour venir frapper à la porte de l'archevêché de Malines, c'est qu'ils étaient sûrs d'y trouver le catholicisme le plus désirable dans la personne du Cardinal Mercier (1).

Nul catholique n'a l'illusion de croire que l'Église anglicane se réunira quelque jour en bloc à l'Église romaine : on ne doit qu'avec plus d'optimisme coopérer au rapprochement des âmes et au rayonnement de la vérité, en se rappelant toujours ces deux belles maximes qui sont du Cardinal Mercier : « La foi inspire la foi, la confiance appelle la confiance. »

(1) Comme l'observe Mgr Keating, archevêque catholique de Liverpool (*Universe*, 4, 1, 24), « les révélations du Primat de Cantorbéry constituent une agréable surprise pour les catholiques anglais ; elles permettent de concevoir de légitimes espérances quand on observe que les théologiens qui ont pris part aux entretiens de Malines sont de part et d'autres des représentants autorisés de l'Église catholique à l'étranger et de l'Église anglicane en Angleterre. On ne peut que se féliciter que les catholiques anglais n'aient pas été mêlés à la conférence ; le fait qu'ils restent étrangers à la discussion écartera tout soupçon d'intervention d'esprit de parti et inspirera confiance dans l'impartialité des pourparlers ».



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33 Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 28, Iolenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

—

C^efrançaise du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Moins que

10
CENTIMES

par
Semaine

"NUGGET"
PUSH POUR CHAUSSURES

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUE'ES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divs dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (im'tion parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS